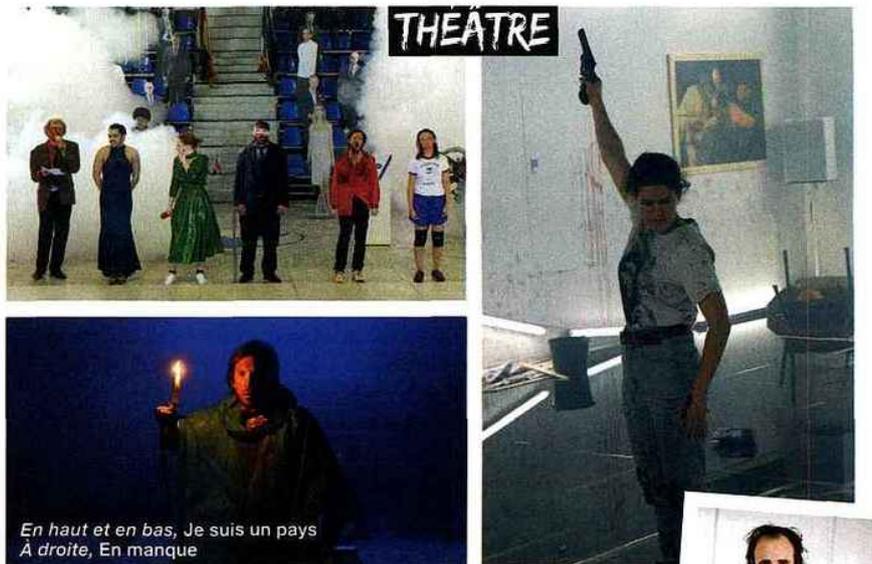


Version Femina – 27 novembre au 3 décembre 2017



VINCENT MACAIGNE

L'INCANDESCENT

À partir du 25 novembre, ce n'est pas le comédien qui va faire vibrer les planches mais le metteur en scène iconoclaste. Après *Pour le réconfort*, son premier film, **Vincent Macaigne dégage trois spectacles dans le cadre du Festival d'automne.**

AVEC JE SUIS UN PAYS, QUI REGROUPE DEUX PIÈCES, PUIS EN MANQUE, C'EST LE MOIS MACAIGNE ! EXISTE-T-IL UN LIEN ENTRE CES CRÉATIONS ?

C'est un triptyque. Les spectacles ne se suivent pas mais ils se répondent. *Je suis un pays* rend compte du chaos engendré par l'administration ; *En manque*, c'est celui qui découle des fondations privées. Il s'agit d'un portrait d'une situation politique occidentale, qui pointe notamment la gestion du pouvoir vis-à-vis de l'art. Tout comme le film, cela questionne la notion d'héritage. Finalement, je critique le libéralisme.

LE FUTUR DE NOS SOCIÉTÉS EST-IL UNE CONSTANTE DANS VOTRE TRAVAIL ?

Je pense qu'il se prépare quelque chose. Nous sommes au début de nombreuses révolutions. Ces spectacles invitent donc à regarder l'avenir, sans pour autant donner de solutions. Je veux provoquer le débat, communiquer une forme d'énergie. Le projet de relever l'auditoire est plus ardu que celui de l'appesantir. Voilà pourquoi c'est apocalyptique, les acteurs se donnent

énormément. Il y a une forme de joie et d'optimisme, une volonté d'aller de l'avant.

DANS VOS CRÉATIONS, ON SE DÉCHIRE, ON SE CRIE DESSUS. EST-CE VOTRE COLÈRE ?

Je ne suis pas en colère, mais il y a des choses importantes à dire. Et le faire devant un public ou créer une situation extrême, cela nécessite des cris. Personne ne trouve bizarre que l'on hurle dans les films d'action parce qu'on se tire dessus ! C'est dommage de penser qu'on peut enlever des bouts de liberté ou de terrain sans que personne ne réagisse. Il y a des vérités urgentes et graves, et on ne peut pas être serein en les disant.

QU'EST-CE QUE VOUS AIMERIEZ ENTENDRE À LA SORTIE DE VOS SPECTACLES ?

On va continuer...

Propos recueillis par Emmanuelle Dreyfus

***Je suis un pays et Voilà ce que jamais je ne te dirai*, du 25 nov. au 8 déc. au Théâtre Nanterre-Amandiers, 7 av. Pablo-Picasso, Nanterre. 01 46 14 70 00. De 10 à 30 €.**

***En Manque*, du 14 au 22 déc. à la Grande Halle de la Villette, 211 av. Jean-Jaurès, 19°. 01 40 03 75 75. De 12 à 32 €.**

34 | CULTURE

Vincent Macaigne : « J'aime bousculer le public »

ENTRETIEN Son premier film, « Pour le réconfort », est en salle, il est à l'affiche du « Sens de la fête » et de « Marvin » et signe deux spectacles de théâtre. Qui est-il donc ?

T rès demandé au cinéma, chef de troupe et metteur en scène, réalisateur, il a des projets plein la tête. La notoriété ne l'a pas changé. Il est anxieux, s'interroge sur son art, voit le monde d'un regard circonspect, a le sentiment que sa génération est un peu sacrifiée. Cela ne l'empêche pas d'entreprendre.

LE FIGARO. - Vous êtes à l'affiche de deux films, votre premier long-métrage est en salle, vous mettez en scène deux spectacles et tournez *E-book* avec Olivier Assayas. Suractivité ?
VINCENT MACAIGNE. - Je refuse plein de choses mais j'avais envie de tourner avec Olivier Assayas. C'est une sorte de comédie sur un éditeur à l'heure du numérique. Je joue un auteur qui a eu du succès à une certaine époque et qui en a moins.

Depuis plus de dix ans, vous montez des spectacles importants, discutés, mais on ne vous a pas revu à Avignon depuis 2011. Est-ce un choix ?
Avignon, ce sont plus des occasions manquées qu'un vrai choix. J'adorerais y revenir. Mais je n'ai pas cessé de faire du théâtre. J'ai créé une petite forme à la

Ménagerie de verre, *En manque*, que j'ai retravaillée pour la Grande Halle de la Villette. J'ai mis en scène *Les Trois Sœurs* au Brésil. J'ai repris *Idiot!*. Avec *Je suis un pays*, je termine un cycle. Après ce spectacle, j'ai envie d'aller ailleurs. Mais je ne trouve pas l'argent pour monter *La Montagne magique*. Je vois le roman de Thomas Mann comme une chambre capitonnée dans une maison en feu qui pourrait être l'Europe ou la France. J'ai du mal à m'adapter au système de production actuel.

Pourquoi ?
Je pars beaucoup de l'espace. Mes spectacles ont un côté festif. J'aime bousculer le public, mettre la musique très fort. Claude Régy, lui, demande aux ouvriers de chuchoter avec les spectateurs. Ce sont deux façons de réduire le fossé entre le théâtre et le monde extérieur. À Rio, j'ai créé *Les Trois Sœurs* dans une favela. Je m'entendais bien avec les gens du quartier et j'ai laissé les portes ouvertes pour mettre en scène la rue. Je ne pourrais pas refaire ce spectacle. S'adapter à un lieu demande beaucoup de jours de montage et ça grince.

Parlez-nous de *Je suis un pays*...
C'est une pièce que j'ai écrite très jeune. Un texte un peu fragile, une comédie burlesque qui devient une tragédie avec des rois qui ressemblent à Trump. Il y a



quelque chose d'*Ubu roi*. Avant son élection, je regardais les vidéos de Trump comme celles d'un comique...

Quelle place tient l'exil dans votre vie et votre travail ?
Je le ressens à travers ma mère. En France, elle n'est pas française et en Iran, elle n'est pas iranienne. Elle ne reconnaît

plus son pays natal. Cela m'a choqué quand je l'ai accompagnée là-bas. Je n'ai pas eu une enfance triste mais peut-être que l'héroïsme de ces gens qui mouraient pour leurs idées, j'essaie de le transposer au théâtre en tant que lieu de prise de parole extrême. Que signifie agir ou ne pas agir sur le monde ? J'ai tenté de faire ça dans un film avec *Pour le réconfort*.

« L'héroïsme de ces gens qui mouraient pour leurs idées, j'essaie de le transposer au théâtre en tant que lieu de prise de parole extrême », confie Vincent Macaigne (ici mardi, à l'hôtel Le Petit Chomel, à Paris). J.-C. MARMARA/LE FIGARO

Vous êtes d'une génération de théâtre qui perce au cinéma. Une explication ?
Certains comédiens de théâtre jouent de façon plus moderne que bien des acteurs de cinéma. Comme Jean Rochefort, Philippe Noiret ou Michel Bouquet en leur temps. Mais le cinéma a toujours une fascination pour les acteurs naturels, instinctifs. Et moi aussi, au théâtre, j'aimerais faire un spectacle avec des vrais gens, comme ceux de Mohamed El Khatib ou Jérôme Bel. Dans *En manque*, je mets en scène une circassienne qui parle génialement.

Anne Fontaine est la première à vous donner de vrais rôles de composition avec *Les Innocentes* et *Marvin*...
Elle est venue me trouver. Anne, c'est une punk. Son cinéma ne l'est pas d'un point de vue formel mais ses films grincent à plein d'endroits. Les personnages sont libres de plein de choses et ce n'est pas si courant. Dans son cinéma comme dans la vie, elle est accueillante avec la fantaisie des autres.

Le *Sens de la fête* frise les 3 millions d'entrées. Êtes-vous un acteur populaire ?
Quand Toledano et Nakache m'ont appelé, j'étais hyper étonné. Je les ai trouvés très drôles. Ils sont à l'affût de tous les accidents qui peuvent arriver sur un plateau. Ils réinventent le film chaque jour. Ils ont un amour extrême des acteurs tout en étant très pointus. La différence, ils la font au montage. Moi qui ai vraiment galéré à monter mon film, je ne comprends pas comment, avec autant de prises et d'improvisations, ils réussissent à faire un film aussi précis rythmiquement. Il faudrait leur demander une master class ! ■
« *Je suis un pays* », à Nanterre-Amandiers (92), du 25 novembre au 8 décembre, dans le cadre du Festival d'automne. Tél.: 01 46 14 70 00. Puis à La Colline (Paris XX^e), du 31 mai au 17 juin 2018.
« *En manque* », à la Grande Halle de la Villette (Paris XIX^e), du 14 au 22 décembre. Tél.: 01 40 03 75 75.



Je suis un pays

L'apocalypse en tandem

Avec la rencontre explosive de deux spectacles, **VINCENT MACAIGNE** organise la dévoration de l'un par l'autre. La vision d'un monde en déroute.

PRIS EN MAINS DÈS LE HALL ET ENCADRÉS PAR DES CRS,

les spectateurs de *Je suis un pays* font le détour par les coulisses pour découvrir le décor de Vincent Macaigne avant de rejoindre leur place. En ces temps d'état d'urgence permanent, la visite s'apparente à un remake sécuritaire du "à la queue leu leu" des journées du patrimoine. On traverse un pub-musée consacré aux traces d'une démocratie mondiale un temps porteuse de l'espoir d'un avenir meilleur. Avec son trou d'eau saumâtre apte à noyer les utopies, ses têtes d'animaux empaillés et ses bébés humains dans des bocaux, ce bar de la dernière chance s'orne de drapeaux nationaux et d'un Spoutnik tandis qu'une immense photo en toile de fond témoigne du discours prononcé à New York par le président iranien Hassan Rohani à l'ONU.

Qu'importe que les multinationales aient déjà transformé la planète en démocratie. Comme dans les contes, une mère se disant la femme de ménage de l'institution onusienne révèle avoir donné naissance à une fille et un garçon destinés à sauver l'humanité.

Logique d'un jeu de massacre s'amusant des sauts dans le temps,

on se retrouve sans transition dans une émission de télé-réalité où il s'agit de tuer le monarque immortel de ce royaume de l'obscur. Un smog épais opacifie la salle, le son des enceintes justifie des bouchons d'oreilles tandis que chaque scène renoue avec les rituels cruels de corps exorcisés.

C'est le moment choisi par Macaigne pour imaginer l'expérience en temps réel d'un crash-test entre deux spectacles. L'heure de faire entrer les spectateurs de son autre pièce, *Voilà ce que jamais je ne te*

dirai, performance immersive déléguée à son double, l'artiste Ulrich von Sidow. L'apocalypse à l'œuvre dans *Je suis un pays* ayant pris les allures d'une fusion nucléaire faisant craindre le catastrophique revival du syndrome chinois, c'est par le haut de la salle et à la manière d'une équipe de sauveteurs en combinaison blanche équipée de lampes frontales que les nouveaux arrivants débarquent.

L'apothéose visée étant la dévoration de l'un des spectacles par l'autre, les comédiens meurent et ressuscitent moyennant l'usage de litres d'hémoglobine. Dédiée à la violence jubilatoire des castelets de l'enfance où l'on fait subir le pire à ses poupées, cet hommage à une héroïque fantaisie *no future* reprend les sucreries de *Pourquoi te vas* de Jeanette et celles du *Temps de l'amour* par Françoise Hardy. Cher aux gamins terribles, l'enjeu du "pour de rire" autorise une surboom en guise de happy end. Il suffit alors de partager une bière en dansant sur scène avec la troupe pour être quitte de cet outrage au public lancé comme le plus déchirant des SOS. **Patrick Sourd**

Je suis un pays – Comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée et Voilà ce que jamais je ne te dirai de Vincent Macaigne, du 25 novembre au 8 décembre, Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Tournée jusqu'en juin 2018

LE DÉSORDRE ET LA MORALE SELON VINCENT MACAIGNE

Festival d'Automne à Paris / 25 novembre - 22 décembre 2017

La 46^e édition du Festival d'Automne à Paris rend hommage à Vincent Macaigne, à son théâtre de la démesure, à sa représentation d'un monde désenchanté et soumis à la destruction, en invitant trois de ses spectacles, dont l'un comprend une performance participative. Il est également très présent au Théâtre Vidy-Lausanne.

«Voilà ce que jamais je ne te dirai».
2017. Festival d'Automne, Paris. (© M. Olmi)

■ Rien n'est trop fort pour Vincent Macaigne, créateur d'un théâtre apocalyptique, hurleur et enfumé, et d'un cinéma réaliste bouleversant. Il nous entraîne pour une virée en pays de cocaïne, déconseillé aux femmes enceintes, aux épileptiques et aux moins de 16 ans ! Détruire, dit-il ? Certes, le théâtre cardiaque de Vincent Macaigne, qui hurle et déborde à grands coups d'invectives, de fumigènes et de décibels – au risque de l'infarctus – laisse derrière lui un amas de

boue, de sang et de cendres qui n'est pas sans rappeler la dévastation des plateaux de Jan Fabre ou de Romeo Castellucci. « On a été élevé dans un monde d'après-guerre, reconnaît Macaigne. Mais l'avenir, c'est autre chose. En ce moment, mon travail devient un travail d'avant-guerre, comme d'avant une catastrophe. C'est pour cela que j'accueille des zones de chaos, qui sont des brèches. »

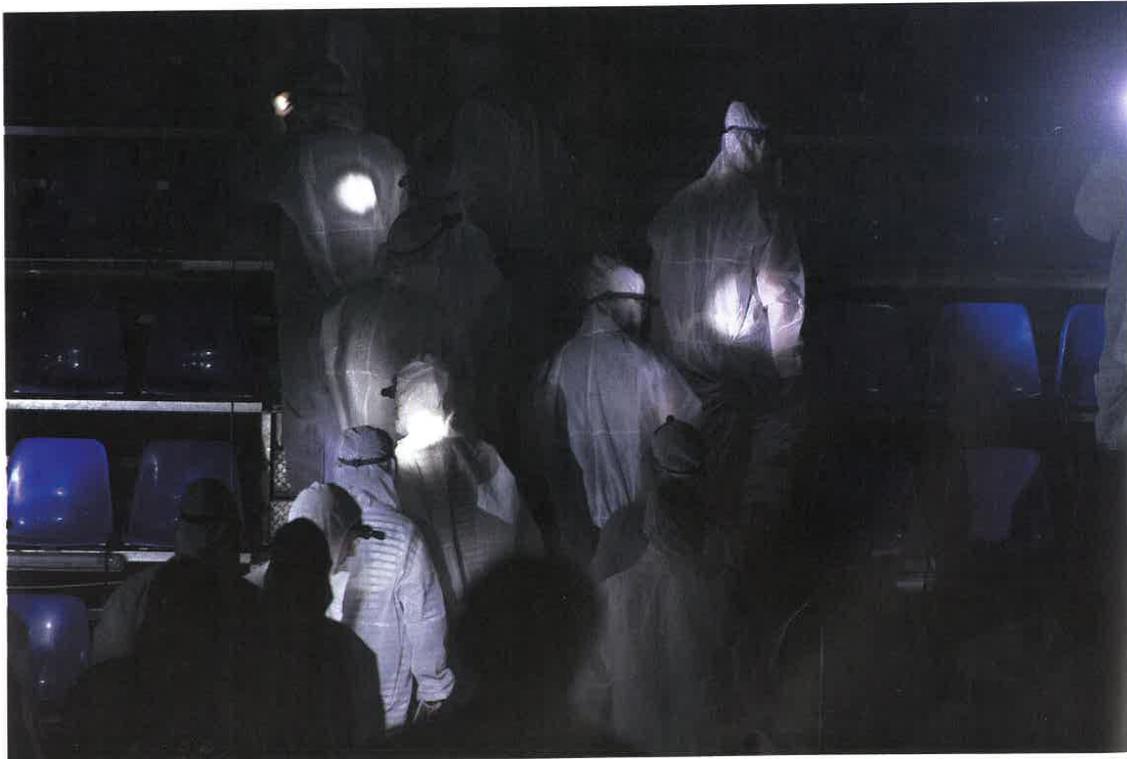
DYNAMITER DE L'INTÉRIEUR

Sa pratique forcenée de l'apocalypse permanente ne peut et ne veut sauver personne. Macaigne multiplie les questions, pas les réponses. « La stupidité, c'est un manque d'angoisse », prétend-il. S'il y a apocalypse, celle-ci doit être prise dans le sens originel du mot de « révélation ». Évitant de donner des leçons, son théâtre de la destruction positive ne cherche à détruire que pour mieux construire.

Pour accoucher de ce bruit et de cette fureur, il lui a d'abord fallu dynamiter de l'intérieur, comme s'ils étaient absolument contemporains, *l'Idiot* de Dostoïevski, *Hamlet* de

Shakespeare ou *Don Juan* de Molière. Le cri de ralliement de Shakespeare, *All the world is a stage*, se paraît alors de l'esthétique d'une soirée « mousse expansive », bruyante et *destroy*, comme s'il fallait danser sur le volcan pour en ressentir les trépidations. Rien à voir avec *le sens de la fête* – pour reprendre le titre du dernier film où il apparaît en tant qu'acteur. « Ne pas faire les choses bien me donne envie de me suicider », lance ce jusqu'au-boutiste. Alors que, dans le cinéma d'auteur français, il commence à promener sa silhouette de *looser* attachant, illuminant le film de Justine Triet, *la Bataille de Sol-férino*, ou celui de Louis Garrel, *les Deux Amis*, de son spleen à la Droopy, cette dimension purement festive ne lui sert qu'à faire se lever les corps.

En manque s'appuie ainsi sur une petite forme travaillée avec des danseurs en 2012, qui devient, dans sa reconversion au Théâtre Vidy en 2016, un thriller artistique en forme de sanglante prise d'otages. Alors qu'une certaine Mme Burini milliardaire aux allures de Mme Bet-



tencourt – a vidé le musée des Offices de Florence et rassemblé, derrière des murs inviolables, tout ce que l'Occident contient d'art – tout en demandant au mystérieux artiste sans visage Ulrich von Sidow de bien vouloir les masquer derrière des reproductions de Caravage –, sa fille Liza et son groupe d'activistes Mélancolia viennent saccager les coffres-forts et mettre la mère à mort. « Les histoires, précise Macaigne, sont un peu une excuse pour parler d'autre chose, de plus profond, comme la lutte contre soi et contre le monde pour reconquérir le désir de vivre. »

Afin de poursuivre son odyssee de la beauté avortée tout en fustigeant une société qui pratique la dévoration de l'autre, il retourne à la parabole apocalyptique de *Fiche 22.66*, une pièce écrite à l'âge de 20 ans, futuriste et rimbaldienne, entre *Cédipe*, *Ubu roi* et *le Cinquième Élément*. Sur-écrivant en direct du plateau à partir d'un imprécatriceur, visionnaire et parfois naïf texte de jeunesse, l'auteur retrouve la peur et le sentiment qu'il percevait d'un « monde en train d'exploser ». *Je suis un pays* n'est pas vraiment la suite d'*En manque*, il en est l'excroissance hallucinée. En 2183 ou 2889 – dans un avenir qui ressemble étrangement à notre présent –, une femme de ménage employée à la Société des Nations met fin à ses petits trafics d'organes pratiqués sur ses enfants morts, pour laisser ses deux rejetons préférés, Marie et Hedi, connaître leur destin : la première celui de Vierge biblique et le second celui de tyran aux yeux morts et pendu.

QUI VEUT TUER LE ROI ?

« C'est l'histoire d'un dictateur qui prend le pouvoir, il y a des rois, des reines, une sorte d'univers d'apocalypse, un côté un peu grand-guignol aussi, l'idée d'un monde burlesque... » Reprenant son texte hystérique et prophétique en le truffant de scènes *gore*, de mauvaises blagues (Marie Curry comme le curry) ou de dénonciations politiques, il réussit à faire applaudir les nouveaux rois de la planète, tels Nespresso – en rappelant que ses capsules en aluminium seraient cancérogènes – ou Monsanto – parce que l'entreprise utilise le napalm à des fins domestiques. Par la grâce de ses comédiens déchaînés, il dénonce avec rage la télé-réalité la plus abjecte en inventant un jeu, « Qui veut tuer le roi ? », où un candidat ensanglanté larde de coups de couteau le corps du roi immortel, avant de lui dévorer les yeux avec délice. Libérant les corps dans des danses affolées, noyant les fantômes ty-

ranniques des puissants (du Prince Charles au président Trump) dans des mares de sang et d'eau, projetant sur scène des avalanches de terre et de détritiques, avant d'inviter les spectateurs à envahir le plateau pour boire une bière – ultime liquide amniotique de cet accouchement douloureux –, Macaigne n'en fait jamais trop. Car rien n'est trop pour susciter tout.

UNE NOUVELLE HUMANITÉ

Extirpant un élément de ce spectacle total, il crée en même temps la performance *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, une réflexion vidéo sur la valeur salvatrice de l'œuvre d'art, à partir du travail de l'obscur Ulrich von Sidow déjà cité. Il insère ce spectacle dans le spectacle en faisant monter les spectateurs sur scène, transformés en spermatozoïdes blancs – façon Woody Allen – et devenus annonciateurs d'une nouvelle humanité. Après la sortie en salles de son premier long-métrage en tant que réalisateur, *Pour le réconfort* (qui traite des tensions de la France contemporaine comme *la Cerisaie* de Tchekhov évoquait celles de la Russie), il dit avoir désormais envie de se consacrer à ses

installations : Macaigne prétend déjà que l'artiste finlandais Ulrich von Sidow aurait dispersé cinq de ses œuvres, sous un nom d'emprunt, à la Biennale de Venise...

« Mes différentes activités se répondent les unes aux autres et elles me permettent de survivre aux unes et aux autres. Je suis arrivé à la faveur d'une brèche dans le système français, à la fin du mandat d'Ariel Goldenberg au théâtre de Chaillot, avec quelque chose d'un peu plus *rock and roll* qui semblait un pari impossible. Vincent Baudrier, qui ne cesse de m'inviter dans son Théâtre Vidy-Lausanne – malgré les polémiques –, demeure un îlot de résistance. Il y a quelque chose d'excusable dans la politique du ministère de la Culture. Il a été créé après la Seconde Guerre mondiale pour "favoriser la création de l'art et de l'esprit", pour offrir une possibilité de se réunir et de penser après l'apocalypse. »

L'art est fait pour cliver, pour que les gens ne soient pas d'accord et discutent. C'est pour cela que je paie mes impôts. De ce chaos magnifique émerge le désordre et la morale. ■

Emmanuel Dayd



Je suis un pays, comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passé avec Sharif Andoura, Pauline Lorillard, Hedi Zada, Nanterre-Amandiers, 25 novembre - 8 décembre
Voilà ce que jamais je ne te dirai, performance d'Ulrich von Sidow, Nanterre-Amandiers, 25 novembre - 8 décembre
En manque, avec Thibaut Evrard, Clara Lama-Schmidt, Liza Lapert, Sofia Teillet, Grande Halle de La Villette avec le Théâtre de la Ville, 14 - 22 décembre
Pour le réconfort, film, avec Emmanuel Matte, Pascal Rénéric, Laure Calamy, Pauline Lorillard. Sortie le 25 octobre

Paris's forty-sixth Festival d'Automne pays tribute to Vinc
Macaigne, to his outrageous theater and his representation of a disenchant world on the eve of destruction. The festival will include three of his stage productions, including one involving a participative performance.

Nothing is too strong for Vinc Macaigne, the creator of an apocalyptic theater full of cries a smoke, and knockout realistic movies. He takes us to a cocaine-fueled fairyland not appropriate for pregnant women, epileptic and children under sixteen. Destroy, he said? Macaigne screaming, heart-attack productions, overflowing with invectives, smoke machines at decibels, leaves behind a heap of mud, blood and ashes. We are reminded of the onstage devastation in the work of Jan Fabre and Romeo Castellucci. "We were brought up in a post-war world," Macaigne says, "but who knows what the future may hold. At that point I call my work pre-war, like on the brink of a catastrophe. That's why I welcome chaotic outbreaks that are like breaches in the present." But he knows that his obsessive practice of permanent apocalypse can't save anyone; that's not its aim. Macaigne is interested in questions not answers. "Stupidity is the lack of anxiety," he asserts. "We're going to talk about apocalypse, it should be in the original Greek sense of the term, to u

« En manque », 2017
 Théâtre Vidy-Lausanne,
 et Festival d'Automne, Paris
 (Ph. M. Olmi)



cover or reveal. His theater of positive destruction avoids teaching moments. It seeks to destroy only so as to build better.

SETTING OFF INTERNAL EXPLOSIONS

To give birth to this sound and fury, he has to treat Dostoevsky's *Idiot*, Shakespeare's *Hamlet* and Molière's *Dom Juan* as if they were absolutely contemporary

and blow them up from the inside. Shakespeare's rallying cry, "All the world is a stage," would seem to describe the aesthetics of an evening of "expanding foam," loud and viciously devastating, as though one had to dance on the volcano to feel its trembling. This punk attitude is far from having a *Sens de la fête*, to borrow the ambiguous title of his latest movie

as an actor, which can refer to a party animal (released in English as *C'est la Vie*). Macaigne never does anything by halves. "Not doing something well makes me feel suicidal," he says. Although he started out as an actor in French peddling his persona as a beautiful loser, lighting up Justine Triet's *La Bataille de Solferino* and Louis Garrel's *Les Deux Amis*

with his droop-eared melancholy, for him the party spirit has no purpose other than to set bodies into motion.

AN APOCALYPTIC WORLD

His production *En Manque*, adapted from Sarah Kane's *Craving*, started out as a small-scale work with dancers in 2012 before becoming, at the Vidy in 2016, an artistic thriller about a bloody hostage situation. In it a certain Madame Burini (a billionaire along the lines of Oréal heiress Mme Bettencourt) has emptied the Uffizi Museum in Florence and assembled a collection, behind inviolable closed doors, of all the art in the West. She asks a mysterious, faceless artist (the real-life Finnish artist Ulrich von Sidow) to hide the paintings behind reproductions of Caravaggio. Her daughter Liza and her activist group named *Mélancolia* rob the mother's strongboxes and put her to death. "These stories," Macaigne explains, "are a bit of an excuse to talk about other things, something deeper, like our struggle against the ego and the world to recover our will to live."

Pursuing his odyssey of aborted beauty while fustigating a society of all against all, he picked up where he left off with the apocalyptic parable *Friche 22.66*, a futurist and Rimbaud-inflected play written when he was twenty years old, a cross between Oedipus, *Ubu roi* and *The Fifth Element*. Overwriting live on stage, based on a tub-thumping, visionary and occasionally naïve text written in his youth, the author revisited the fearful feeling that he was witnessing "a world in the midst of exploding." *Je suis un pays* was not so much a follow-up to *En manque* as its hallucinatory exorcism. In the year 2183 or 2889, a future that strangely resembles our present, a woman employed at the League of Nations stops selling her dead children's organs and informs her two favorite offspring, Marie and Hedi, of their destiny. The former is to become the Biblical Virgin and the latter a tyrant with dead eyes who ends up hanged. "This is the story of a dictator who seizes power. There are kings and queens, a world that's kind of



De haut en bas/ from top:
« Je suis un pays ». Théâtre Vidy-Lausanne, et Festival d'Automne, Paris. 2017. (Ph. M. Olmi)
« En manque ». Théâtre Vidy-Lausanne, et Festival d'Automne, Paris. 2017. (Ph. M. Olmi)



apocalyptic and also a bit of Grand Guignol. A burlesque world." He expanded his original hysterical and prophetic text by stuffing it with slasher-movie scenes, bad jokes (Marie Curie instead of Marie Curie) and political denunciations, he applauded the new kings of the planet, like Nespresso (reminding audiences that its aluminum capsule

are carcinogenic) and Monsanto (a company that sells napalm for domestic consumption). His charming, out-of-control actors rage against the most abject reality TV programs, inventing a game called "Who Wants to Kill the King?" where a blood-splattered contestant slices up the body of an immortal king, finally devouring his eyes as if they were a

« Pour le réconfort ». 2017. Film Avec/with Emmanuel Matte, Pascal Rénéric, Laure Calamy, Pauline Lorillard. (© Ufo distribution)

delicacy. Although Macaigne unleashes bodies in mad dances, drowns the ghosts of the powerful (from Prince Charles to President Trump) in seas of blood and water, projects images of soil



and trash onto the stage, and finally invites the audience onstage for a beer, the ultimate amniotic liquid of this painful delivery, he never goes too far, because there is no such thing as excess when you're trying to blow everything up.

A NEW HUMANITY

Selecting out a single element from this total theater, he also simultaneously created the performance *Voilà ce que jamais je ne te dirai* (That's Everything I Will Never Tell You), a video meditation on art as the world's salvation, based on the work of the obscure Ulrich von Sidow previously mentioned, and inserted it within a larger performance by bringing audience members onstage, dressed as spermatozoa like in the Woody Allen movie, where they become prophets of a new humanity. After the release of his first feature film as a director, *Pour le réconfort* (A Bit of Comfort), which is about the tensions marking contemporary France in the same way that Chekov's *The Cherry Orchard* is about the Russia of his day, he announced he wanted to spend more time making installations. Macaigne has already claimed that the Finnish artist von Sidow infiltrated five of his pieces into the Venice Biennale using a borrowed name.

"My various activities are responses to one another and allow me to survive them. I emerged on the French theater scene thanks to a crack in the system at the end of Ariel Goldberg's term at the head of the Théâtre de Chaillot, with a play more wacky than seemed possible to stage at that time. Vincent Baudrier, who keeps inviting me to work at the Vidy theater despite the polemics, remains an island of resistance. There's something inexcusable about the policies of the Ministry of Culture. It was set up after World War 2 'to encourage the creation of art and creative thinking,' fulfilling the need to get together and think after the apocalypse.

Art's job is to create cleavages, to bring out disagreements so that people can discuss them. That's what I pay my taxes for." From this magnificent chaos there emerges both disorder and morality. ■

Emmanuel Daydé
Translation, L-STorgoff

« Je suis un pays ». Théâtre Vidy-Lausanne, et Festival d'Automne, Paris. 2017. (Ph. M. Olmi)

LePoint.fr – 19 novembre 2017

Vincent Macaigne : "Le public est un acteur, un être vivant"

ENTRETIEN. Devenu incontournable au cinéma comme au théâtre, le comédien, qui aime créer l'événement, présente "Je suis un pays", un spectacle déjanté.

PAR OLIVIER UBERTALLI



Hier espoir du cinéma français, aujourd'hui acteur incontournable – on l'a notamment vu et apprécié dans [Le Sens de la fête d'Éric Toledano et Olivier Nakache](#) et *Les Deux Amis* de Louis Garrel –, Vincent Macaigne est également un metteur en scène de théâtre, à l'honneur du Festival d'automne avec plusieurs productions. Comme son adaptation il y a trois ans de *L'Idiot*, son dernier spectacle, *Je suis un pays* (*Comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée*), dont la première a eu lieu au Théâtre national de Bretagne, s'ouvre sur une performance.

À l'entrée de la grande salle, une affichette prévient : spectacle non recommandé aux moins de 16 ans, boules Quies disponibles. À l'intérieur, les haut-parleurs crachent de la musique électro et les guitares rock de Nirvana. Puis, soudain, une femme de ménage de la Société des nations (ancêtre de l'ONU), une histoire de trafic d'organes, la nuit, un roi, et caetera, et caetera. Certains parlent de bordel usant, d'autres de joyeux bazar. Les spectacles de Vincent Macaigne ne laissent pas indifférent. Entretien avec un amoureux de la scène.

Le Point : La pièce débute en dehors de la salle par un happening, une performance où les acteurs haranguent et motivent le public avec des mégaphones. Pourquoi ?

Vincent Macaigne : L'idée est d'accompagner les spectateurs et de les amener dans mon univers. C'est presque une manière d'être poli avec eux, de créer un couloir, une sorte de sas, afin que l'écart entre la vie de dehors et celle de l'intérieur du théâtre ne soit pas trop grand. C'est une façon « bizarrement douce » de transformer la réalité.

Après la performance, on assiste à un monologue féminin assez comique, puis

vous utilisez de la vidéo, puis la pièce devient une tragédie plus classique. Pourquoi brouiller les pistes ?

J'utilise beaucoup de moyens d'expression différents pour que le spectacle ne soit pas monolithique. Plus les formes sont variées, moins il est saisissable et dynamique. J'aime que les spectacles soient comme des savons, qu'au moment où l'on croit les avoir ils s'en aillent.

Musiques et lumières à fond, comédiens qui crient parfois ou grimpent sur les sièges... Vous aimez malmener les spectateurs ?

Non, je n'ai pas spécialement envie de les malmener. Ce n'est pas un combat, je ne vais pas les forcer à entrer dans mon univers. Mais c'est un univers dessiné qui est forcément frontal. Quand on arrive dans un spectacle où il faut absolument ne pas faire de bruit, être sage et solennel, c'est aussi une manière très frontale, très autoritaire de procéder. Quand je mets des musiques que tout le monde connaît, cela fait appel à notre mémoire collective, cela permet de se rassembler. Bref, cela offre une certaine liberté aux spectateurs.

Même s'il faut mettre des boules Quiès pour écouter ?

Ce sont l'histoire et les zones que je veux créer avec le spectateur qui m'intéressent le plus. Cela peut être une zone d'inconfort, mais qui permet aux spectateurs d'être actifs. Ensuite, on peut y entrer ou pas. Mais je préfère le risque de ne pas avoir de silence plutôt que d'avoir l'autorité de le demander. C'est une manière de dire « ce soir, vous ne serez pas qu'observateur ». Le public est un acteur, un être vivant. En Suisse, il est plutôt timide et étonné. Au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, il est plus participatif. À Paris, on verra. C'est une entité qui change tous les soirs. Et je demande aux acteurs de jouer avec cette liberté qu'on donne au public. J'aime le côté tour de magie du théâtre.

Il y a de la terre, de l'eau, de la mousse, des fumigènes... Aimez-vous les effets extrêmes ?

J'apprécie que la scène soit occupée non seulement par les acteurs, mais aussi par une autre présence. J'aime aussi le côté « tour de magie » du théâtre. Que l'on puisse le regarder sans ne rien comprendre et que, le lendemain, on puisse revenir pour écouter. J'aime cette double expérience. Vous savez, on ne joue pas bien tous les soirs ce genre de spectacles. Cela peut-être parfois plus violent ou grossier. Mais, quand il est bien joué, il y a un état de grâce avec le public.



Une scène de "Je suis un pays". © Mathilda_Olmi

Le spectacle évoque l'apocalypse. Le théâtre est-il notre planche de salut ?

En Europe et particulièrement en France, nous avons un rapport très fort avec la culture. Mais, si on y réfléchit, plus de 500 personnes viennent chaque soir écouter pendant quatre heures six personnes qui parlent. Aller voir des gens qui prennent la parole devant d'autres, c'est beau ! Au-delà du jugement qui consiste à dire si telle pièce est bien ou pas bien, cette empathie est extraordinaire. Il y a quelque chose d'archaïque et d'incroyable dans cette marque d'intérêt de l'homme pour les autres. Mieux vaut que cela soit du théâtre plutôt que des gens aillent voir d'autres se faire couper la tête. Mieux vaut le théâtre que la guillotine. Le théâtre peut-il sauver le monde ? En tout cas, il permet de créer un moment de sublime qui nous réunit.

« *Je suis un pays (comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée)* » et « *Voilà ce que jamais je ne te dirai* », du 25 novembre au 8 décembre au **théâtre Nanterre-Amandiers**, du 9 au 11 janvier 2018 à **Arras-Douai**, le 16 février à **Mulhouse** et du 31 mai au 14 juin 2018 à **La Colline** à Paris.

« *En manque* », du 14 au 22 décembre à **La Villette**-Théâtre de la ville hors les murs, du 7 au 9 février 2018 au **Lieu unique** à Nantes.

VINCENT MACAIGNE

COMME SI LE PUBLIC ÉTAIT FACE À UN ACCIDENT

Il défend une vision épique et mystérieuse de l'art, au théâtre comme au cinéma. Conservation nocturne avec un auteur dont les œuvres survoltées placent le public dans un temps de survie.

Propos recueillis par Aínhua Jean-Calmettes & Jean-Roch de Logivière
Photographies : Louis Canadas, pour *Mouvement*

Quand il passe derrière la caméra, le regard de Vincent Macaigne n'a plus rien de celui du trentenaire un peu paumé et rêveur qu'il incarne régulièrement au cinéma. Dans *Pour le réconfort*, son premier long-métrage, il met en scène les retrouvailles d'un groupe d'amis aux prises avec leurs rêves, leurs déceptions, mais aussi leurs violences, sociales comme symboliques. Sous couvert de tendresse et de décalage absurde, il révèle une certaine idée de la France et de l'ambiance « *poisseuse* » dans laquelle elle s'embourbe. À 38 ans, le metteur en scène semble assumer de plus en plus frontalement son corps-à-corps avec les questions politiques. *En manque* et *Je suis un pays*, les pièces qu'il présente au Festival d'Automne à Paris, viennent le confirmer.

Votre premier long-métrage, *Pour le réconfort*, a été tourné il y a quatre ans, avec peu de moyens, sous la forme d'un laboratoire. Pourquoi ?

« Le CDN d'Orléans m'a prêté une maison pour travailler et j'ai fait un petit film. C'était assez humble. Je me suis dit que j'allais faire, c'est tout, et que si le film était nul, il irait à la poubelle. Comme ça, je ne faisais chier personne. Il y aura toujours quelqu'un pour te dire comment faire. Comment faire du cinéma, comment mettre en scène une pièce, comment éditer un journal et même comment vivre ta vie.

Si tu te demandes comment rentrer dans un moule ou ce qu'est « le fantôme du cinéma », tu ne pourras jamais faire ton truc, je veux dire travailler ta grammaire. En visionnant les rushes et puis en voyant l'état de la France... je me suis dit qu'il fallait aller au bout.

Quel est cet état de la France dont vous parlez ?

« Il y a un truc poisseux, quelque chose qui monte et qui n'est pas sain. J'ai grandi dans un monde socialiste – pour dire ce qui est – qui semblait être une bonne solution. Si tu voulais faire de l'argent, c'était différent, mais personne ne remettait en cause la Sécurité sociale ou l'importance de la culture. Même les gens de droite. Actuellement, quelque chose se floute et des extrêmes se créent... Rien ne me paraît modéré et sensé, alors on fait des choix sans trop savoir. On a l'impression que les promesses n'ont pas été tenues. Et il y a tellement d'aigreur...

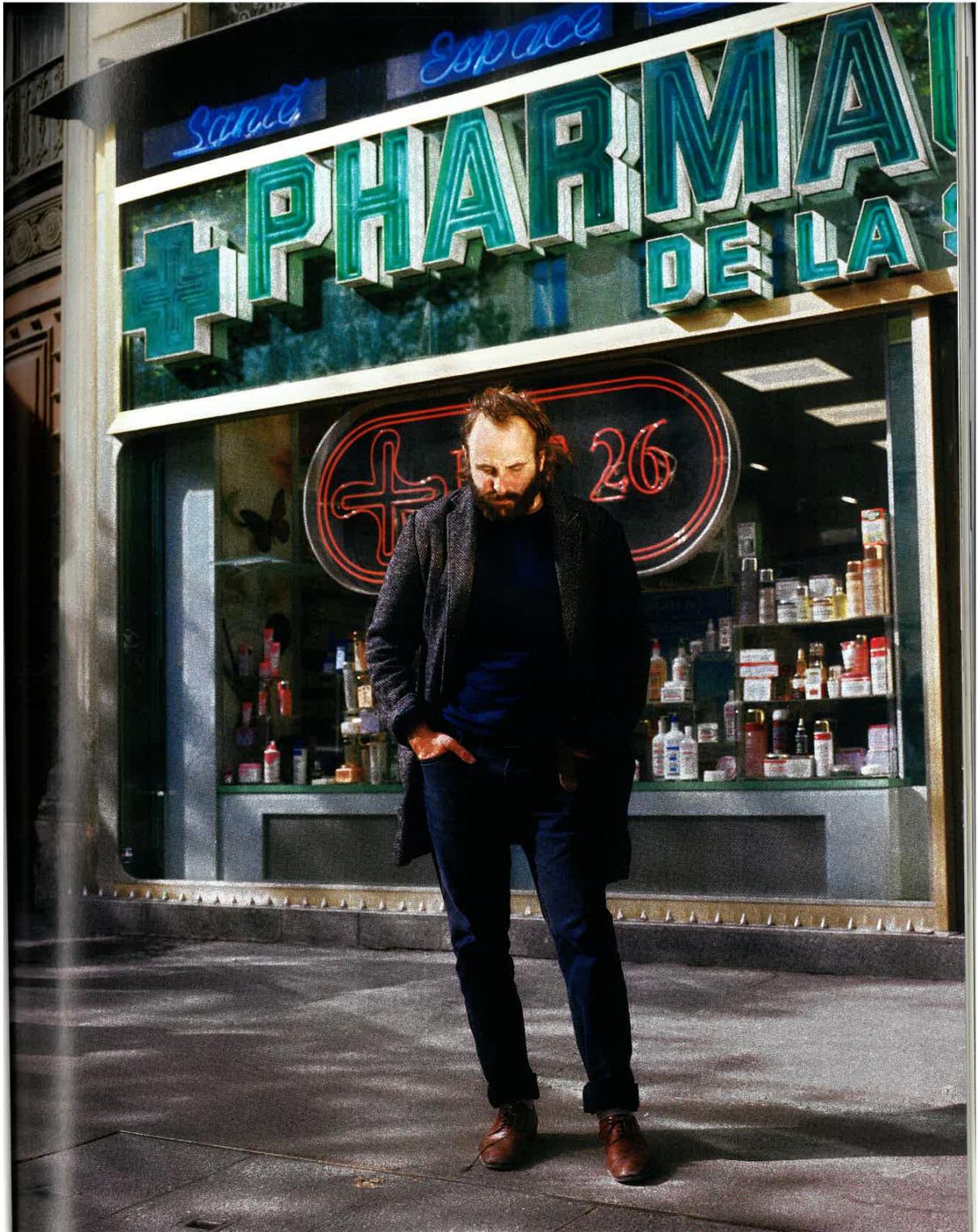
À votre manière, vous faites un geste politique avec ce film.

« Il y a de la politique dans ce film, je suis d'accord. De toute façon, faire un film ou du théâtre c'est forcément un peu politique... À Vilnius, le théâtre qui m'invite me demande d'intervenir dans une vidéo pour venir en aide à Kirill Serebrennikov,

le metteur en scène arrêté en Russie. Mais pour moi, c'est l'acte de travailler, d'aller jouer ma pièce qui compte, plus que ma parole privée. Je mets toute mon énergie dans ce que je fais, pas dans ce que je dis. Si je pensais que ma parole, ou mon intelligence, avait une valeur plus grande que celle des autres, alors je ne ferais pas du théâtre ou des films. *Pour le réconfort* ne donne pas de solution. Si j'en avais une, je ferais de la politique.

Il semble aussi y avoir quelque chose de politique dans la manière dont vous travaillez avec votre groupe d'amis acteurs et réalisateurs. En vous entraidant, sans toujours être payés, par exemple.

« Oui, c'est extrêmement important, c'est le côté « service public ». On a cru à cette idée, mais cela n'a pas été valorisé. Quand je vois un acteur qui joue dans de grands théâtres mais qui vit si mal, ça me fout les larmes aux yeux. Les gens n'ont pas été respectés, c'est anormal. Au cinéma, les acteurs *bankable* ont souvent fait de la télé... Avec *Pour le réconfort* – et même si peu de personnes voient le film – c'était important pour moi d'enregistrer et d'éclairer des acteurs de théâtre, des gens qui sont remarquables parce qu'ils ont un vécu d'acteur. Et pour fermer la boucle, ça, pour moi, c'est aussi un acte politique. Parce que ça veut dire : on existe et on a espoir d'exister.



C'est le style « on sait que ça ne va pas marcher, mais on le fait quand même, parce que le geste est plus fort que ça » ?

« J'espère que mon film va marcher quand même !! Je crois vachement au public, même si tout est fait pour éloigner les spectateurs des artistes. Au théâtre, certains programmeurs m'ont toujours dit : « *Mon public n'est pas prêt pour voir tes pièces, y a pas un mec dans ma région qui va aimer, voire comprendre.* » Ce n'est pas vrai ! On se rend compte que le public peut entendre Claude Régy, mes spectacles, comme la compagnie de la région. Certaines personnes n'ont plus d'espoir parce qu'ils se sont pris des coups... Un jour, on a été réunis au ministère de la Culture parce qu'ils s'étaient rendu compte qu'aucun des metteurs en scène de ma génération qui « marchait » n'avait été subventionné par l'État. Le ratage total ! Quelques programmeurs ont cru en untel ou untel, mais l'institution globale ne l'a pas fait tout de suite. Par la suite, le ministère a commencé à nous aider. Mieux vaut tard que jamais... Mais ce qui est beau, c'est que le public a reconnu ces artistes. C'est également ce qu'il se passe dans le cinéma avec le Festival officiel de Cannes et l'Acid Cannes, par exemple. Je me demande si le second ne va pas devenir le centre.

C'est en train de changer, mais il y a également peu d'artistes de votre génération à la tête des théâtres.

« La génération précédente n'a pas tout à fait passé le relais. Mais, plus généralement, leur truc ne marche plus depuis 15 ans ! Le ministère va chercher les cinq premiers de la classe qui sont encore d'accord pour prendre les rênes d'un lieu. Je ne suis pas un enfant de 12 ans, je ne remplis pas un dossier pour diriger un lieu comme ils le veulent. Ils auraient un peu de jugeote, ils iraient supplier les artistes qui ont encore un peu d'énergie pour tenir un lieu. C'est quand on est jeune qu'il faut faire des trucs grands ! La logique s'est complètement inversée.

Vous parlez souvent d'un mur qu'il faudrait franchir de toutes les façons possibles. À quoi ressemble-t-il ce mur dans le milieu du théâtre ?

« Maintenant, on appelle ça le « plafond de verre ». C'est extrêmement violent :

un mur ça se détruit ; on ne peut pas briser un « plafond de verre ». Au théâtre, le plus compliqué, c'est de trouver l'argent, atteindre un niveau respectable pour boucler une production.

Vous sentez-vous enfermé dans ce qu'on attendrait de vous au théâtre : du Maccaigne avec le sang, les cris et les effets ?

« Non, pas là-dedans, mais dans l'idée même du théâtre, peut-être. J'aime beaucoup les acteurs, mais faire un spectacle avec des bikers par exemple, rien d'autre, pas d'histoire, ça me plairait. Ou alors réaliser des installations plastiques. Réussir à investir d'autres lieux de pensée, vous voyez ?

Vous définissez souvent l'art comme un simple geste, de manière très humble. En même temps vos spectacles sont des machineries gigantesques et vous avez participé à réinsuffler quelque chose d'épique dans le théâtre contemporain.

« Je ne sais pas si j'ai participé à ce souffle, mais je crois en quelque chose d'épique au théâtre. Je veux que le public se mette dans un temps de survie, comme s'il était face à un accident, comme si le temps se liquéfiait. Pour cela, on doit rentrer dans quelque chose d'un peu « brutal », dans un temps où même chuchoter devient brutal. On croit que les acteurs crient tout le temps dans ma pièce, mais c'est seulement que les cris prennent plus de place.

Vous mettez les spectateurs en « état d'urgence ». N'est-ce pas pas un peu ironique ?

« Je m'en amuse beaucoup dans *Je suis un pays*. Je n'arrête pas de dire au public qu'il est en état d'urgence, en restriction.

Cela empêche-t-il la pièce de déborder ?

« Pas toujours. Dans *Je suis un pays*, il y a une fosse d'eau devant la scène. Le soir de la première, des spectateurs sont tombés dedans donc le théâtre nous a interdit de faire monter les gens sur le plateau, ils ont mis des barrières. Mais une dame âgée a carrément sauté par-dessus la rambarde ! Ça, comment l'anticiper, franchement ? Elle était bourrée, j'ai dû la sortir moi-même de l'eau (*rires*)... Dans *L'Idiot* aussi il s'était passé des trucs bizarres. Mais j'aime bien, cela a aussi à voir avec la liberté.

Et cela n'empêche pas les spectateurs d'écouter *vraiment* le spectacle.

Vous allez chercher votre public, mais vous ne versez jamais dans le « participatif ».

« Je n'aime pas le théâtre participatif. Je préfère que les spectateurs soient comme un grand corps. Certains soirs, il y a comme un état de grâce, d'autres soirs, c'est plus laborieux. C'est le problème : ce n'est jamais gagné ! Ce n'est pas comme si les acteurs pouvaient reproduire quelque chose qu'ils auraient tout d'un coup compris, c'est plutôt de l'ordre de la rencontre avec le corps du public. Il faut se mettre en état de rencontre.

Vous croyez à l'utopie de la communion d'un soir créée dans les salles de spectacle ?

« Je crois en l'accident, comme dans la vie ! Vous venez de voir *Pour le réconfort* : je ne sais pas ce que vous en avez compris et peu importe. C'est ça l'art : dire quelque chose aux gens que tu n'arrives pas à maîtriser, c'est une pensée non maîtrisée. Si je la maîtrisais, je serais philosophe ou sociologue... Quand on a une discussion, on fait le pari que l'on va se comprendre. Si tu n'y crois plus, ça devient complexe de continuer... Parfois, on organise des débats après les projections, mais je préférerais que les gens débattent ensemble plutôt qu'avec moi. Ce serait plus intéressant d'être seulement une sorte de G.O., et de permettre aux gens de se rencontrer.

Pourtant, les politiques culturelles laissent entendre qu'il serait possible d'anticiper l'effet produit sur les spectateurs. Il faudrait créer des œuvres pour éduquer, émanciper, participer au vivre ensemble...

« L'art est plus mystérieux. Caravage, c'est mystérieux : pourquoi décide-t-il d'éclairer une prostituée plutôt que Marie ? Aujourd'hui nous sommes dans une culture de la pédagogie, et ce n'était pas l'idée de Malraux.

Avec les restrictions budgétaires, les milieux de la culture semblent de plus en plus enclins à évoquer cette mission éducatrice et civilisatrice. De l'intérieur, avez-vous l'impression que c'est de pire en pire ?

« Non, je ne suis pas sûr ! Et le public cherche à être étonné... toujours !

Vous vous réappropriiez les textes canoniques comme *Hamlet* de Shakespeare, *L'Idiot* de Dostoïevski ou encore *La Cerisaie* de Tchekhov. Cela ne vous a jamais été reproché ?

« Je ne me suis jamais réapproprié ces textes, j'ai réécrit des histoires, c'est différent. Pour *Au moins j'aurais laissé un beau cadavre*, j'ai adapté *Amletus*, un conte danois originel que Shakespeare avait lui-même adapté. Et puis de toute façon, merde quoi ! C'est très totalitaire de dire « *On ne touche pas* » et ça ne concerne pas seulement le théâtre. Par exemple, même si on n'est pas croyant, on vit tous en France dans une culture religieuse, avec des symboles, des images de Jésus sur une croix. Et ces images, on nous les a imposées, donc on a bien le droit de les traiter. On a le droit de se réapproprier tous les trucs dans le monde.

On a l'impression que vous êtes plus frontalement politique aujourd'hui. Vos précédentes pièces étaient peut-être plus métaphoriques ?

« Ce n'est pas faux. Dans *Je suis un pays*, c'est clairement frontal : il y a des hommes politiques sur scène ! Après, je ne suis pas frontal dans le sens où je n'apporte pas plus de solution que dans *Pour le réconfort*. J'ai écrit le texte de cette pièce il y a 20 ans. En la relisant, je me suis dit... C'est étrange, cette pièce que j'avais écrite comme une sorte de farce burlesque prend une tout autre dimension et un tout autre sens aujourd'hui.

Marx disait que l'histoire se produit toujours deux fois, la première fois comme tragédie, la seconde comme farce. Face à ce texte vous avez ressenti l'inverse ?

« Je ne sais pas, mais c'est super bien comme phrase. Je pourrais la mettre en sous-titre de *Je suis un pays* ! Dans ce spectacle, il y a quand même beaucoup de moments drôles. Il y a d'ailleurs un personnage – qui n'est pas Trump, hein – qui naît dans un jeu de télé-réalité et qui est complètement envahi par la gaieté de ce jeu. Pour rigoler, j'ai aussi réutilisé des phrases de Trump. Des trucs hallucinants,

du genre : « *Je vais être le plus grand créateur d'emploi que Dieu ait créé.* » C'est délirant. » •

Propos recueillis par Ainhoa Jean-Calmettes & Jean-Roch de Logivière

> *Pour le réconfort*, sortie en salle le 25 octobre

> *Je suis un pays*, a été créée le 14 septembre au Théâtre Vidy-Lausanne. Du 11 au 17 novembre au TNB, Rennes ; du 25 novembre au 8 décembre au Théâtre Nanterre-Amandiers ; du 9 au 11 janvier au Tandem, Douai ; le 16 février à la Filature, Mulhouse ; du 31 mai au 14 juin à la Colline, Paris

> *En manque*, du 14 au 22 décembre à la Grande halle de la Villette, Paris ; du 7 au 9 février au Lieu unique, Nantes ; du 21 au 23 février au Festival De Otoño a Primavera, Madrid



Théâtral magazine - Novembre/décembre 2017



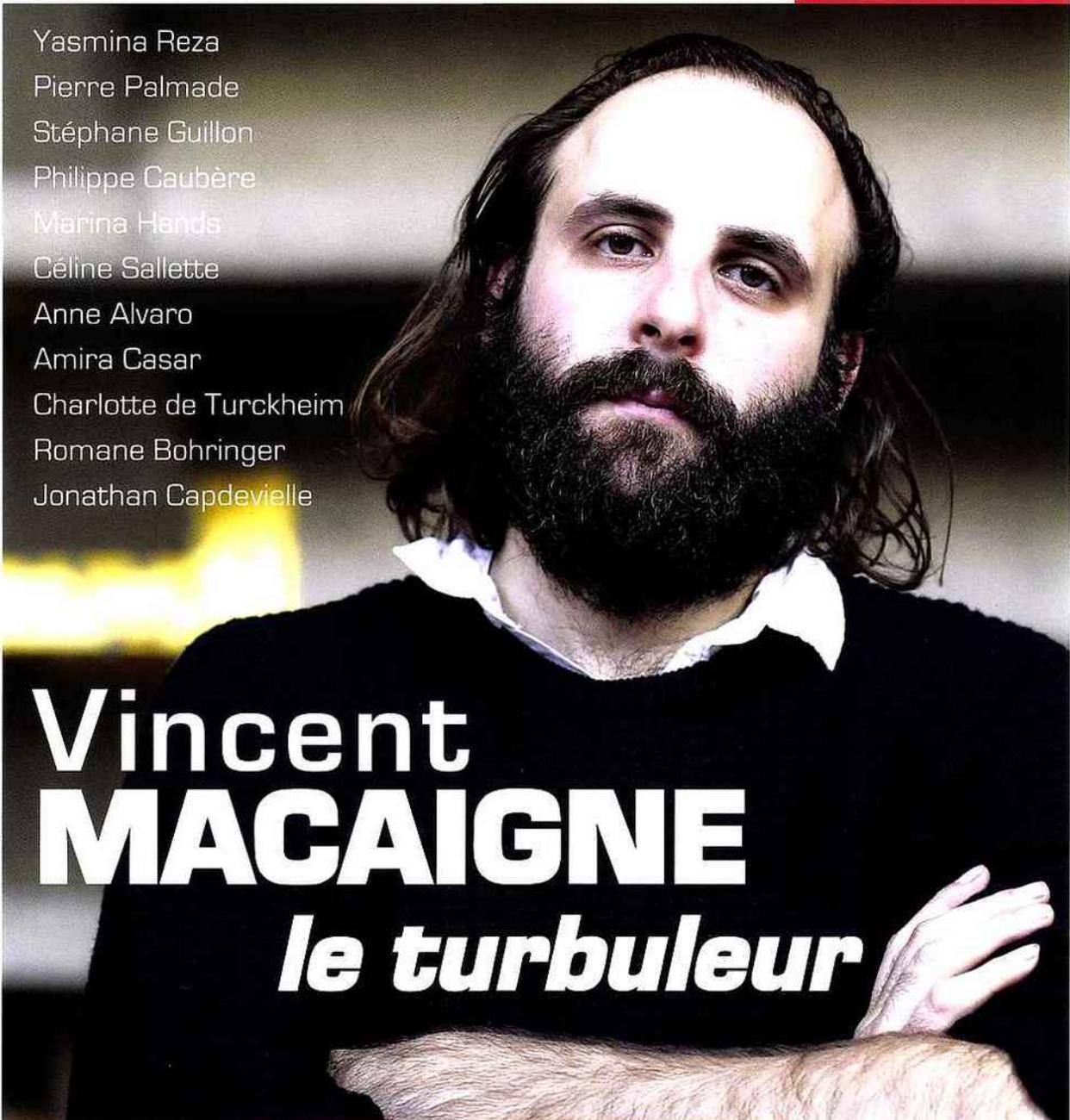
Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

nov. - déc. 2017

Yasmina Reza
Pierre Palmade
Stéphane Guillon
Philippe Caubère
Marina Hands
Céline Sallette
Anne Alvaro
Amira Casar
Charlotte de Turckheim
Romane Bohringer
Jonathan Capdevielle



Vincent MACAIGNE

le turbuleur

DOSSIER

Le Théâtre se met au *surnaturel*

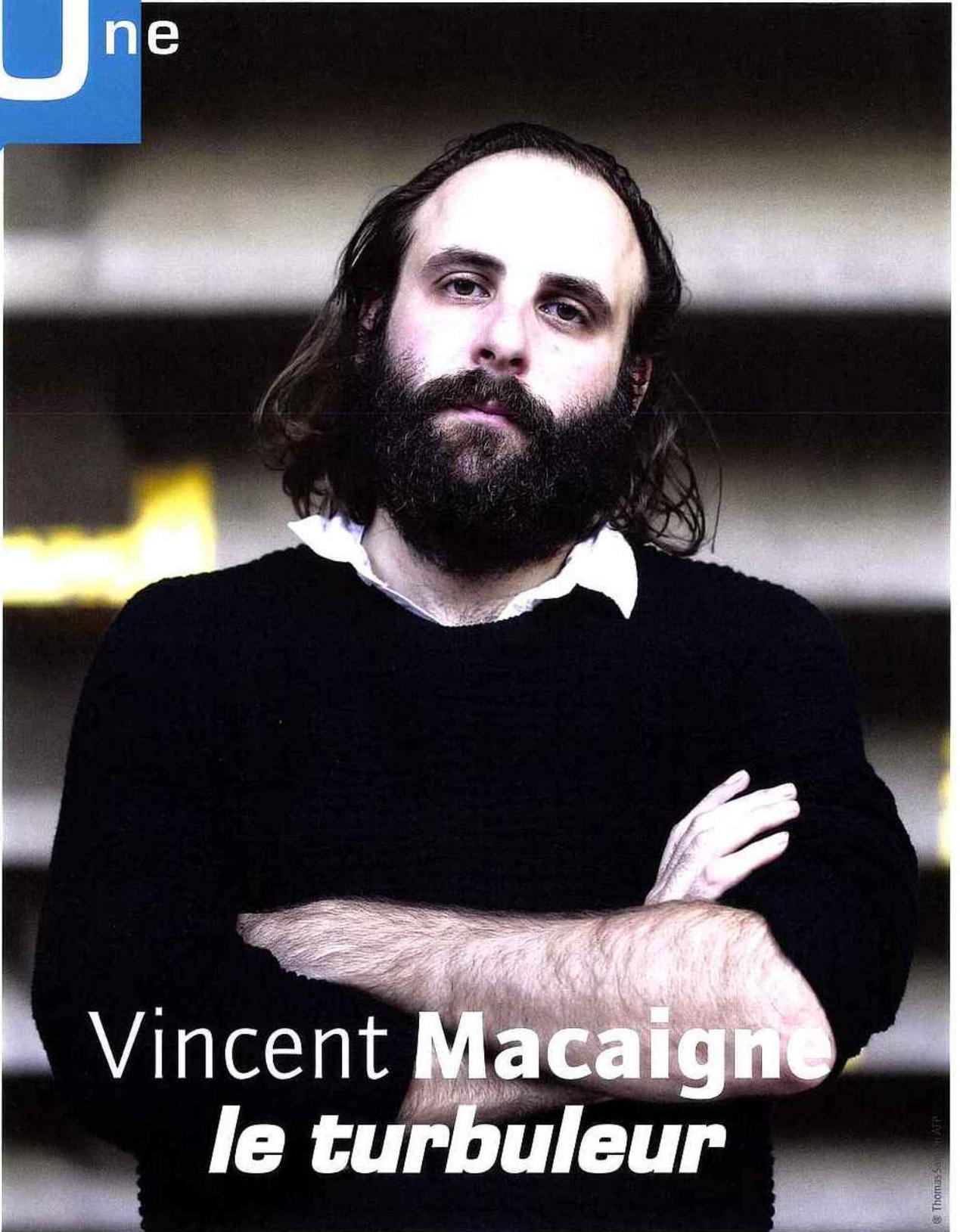
M 02434 - 68 - F: 4,60 € - RD

Théâtral magazine n°68

www.theatral-magazine.com



Une



Vincent Macaigne
le turbuleur

VINCENT MACAIGNE

En manque
Je suis un pays
Voilà ce que jamais...

La trois pièces à l'affiche au Festival d'Automne, *En manque*, *Je suis un pays* et *Voilà ce que jamais je ne te dirai* et sort en même temps son premier film, *Pour le réconfort*. Un événement qui va faire du bruit. Car si Vincent Macaigne se fait rare, l'artiste crée toujours avec fracas. Depuis 2009, il n'a signé que 8 mises en scène, mais quelles mises en scène. Ses versions revisitées de *l'Idiot* de Dostoïevski et d'*Hamlet* de Shakespeare ont changé le cours du théâtre. Et pas seulement parce que ses acteurs "pensent fort" comme il dit sur scène, mais parce que ses spectacles au-delà des messages préoccupants qu'ils véhiculent embarquent les spectateurs dans une fête sans limites. Il déconseille d'ailleurs ses dernières créations aux femmes enceintes et aux épileptiques... Car le combat de Vincent Macaigne, c'est celui d'une génération entravée par ses aînés rescapés de l'holocauste. Comment vivre dans un monde qui surprotège ses enfants et érige l'argent comme seul espace de liberté ? La réponse se trouve dans ses spectacles : il faut continuer de se battre et construire, construire, construire. Lui-même turbule le système pour mieux le reconstruire.

Théâtral magazine : Vous présentez au Festival d'Automne *En manque*, *Je suis un pays* et la performance *Voilà ce que jamais je ne te dirai*. De quoi parlent ces trois pièces ?

Vincent Macaigne : Elles ne forment pas un triptyque mais trois pièces différentes qui, du fait que je les ai toutes créées en Suisse et qu'elles ont un rapport avec l'Europe, la crise et la jeunesse, s'emboîtent un peu. *En manque*, c'est la petite histoire à travers la relation d'une fille avec sa mère qui a fait couler son pays en rachetant tout l'art européen et en le mettant sous protection. La fille qui a besoin de trouver sa place dans ce

monde se rebelle contre cette mère et va même jusqu'à constituer un gang pour la briser. C'est le portrait d'une génération perdue qui a du mal à s'orienter. C'est un peu notre état en ce moment. Quand on avait 20 ans, on croyait à la méritocratie. Or même si ça reste une belle valeur, ça ne marche plus comme ça aujourd'hui. Et c'est pire pour la génération à venir qui a encore moins d'illusions que la mienne. C'est un spectacle assez triste et sentimental.

Je suis un pays, c'est la grande histoire à travers le parcours d'un frère et d'une sœur, pris dans un monde qui explose. La sœur de-

vient une sorte de terroriste anarchiste et le frère un président un peu dégénéré. On les suit dans des tableaux emblématiques de notre monde, à l'ONU, dans une scène de reality show, au cours d'élections... J'ai tiré ce spectacle d'une pièce que j'avais écrite quand j'avais 16 ou 17 ans. Tous les cauchemars burlesques que je décrivais alors sont devenus presque réels. Je l'ai reprise avec pour objectif de donner de l'énergie aux gens, de leur montrer qu'on peut se battre et continuer à construire même dans ce monde-là. Surtout aujourd'hui qu'on a la sensation de posséder la Terre mentalement. Donc, c'est un appel au public. Ça doit devenir un

acte de vie hallucinant. Et puis il y a ce petit spectacle, *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, qui s'infiltre dans *Je suis un pays* avec ses propres spectateurs....

C'est-à-dire ?

Ce spectacle vient se greffer et s'incruster dans *Je suis un pays*. Et cette rencontre entre les deux permet presque de résoudre des questionnements que pose *Je suis un pays*. D'une certaine manière, les spectateurs de *Voilà ce que jamais je ne te dirai* viennent sauver *Je suis un pays*.

C'est donc un spectacle qui fait participer les spectateurs ?

Oui mais sans obligation. On a aussi la possibilité de simplement regarder. Moi-même je déteste être pris à partie et je tiens à ce que les spectateurs restent libres. L'idée étant de les inclure dans le spectacle comme dans un dîner et de leur permettre de se rencontrer. C'est peut-être ça la finalité de mon théâtre : organiser la rencontre et que le spectacle s'efface. Et d'ailleurs, *Je suis un pays* finit sur cette phrase : "vous allez apparaître et moi je vais disparaître". Au fond, c'est la situation des ac-

teurs. A la fin, ils saluent rapidement et s'effacent pour laisser les spectateurs entre eux.

Pourquoi la rencontre vous importe-t-elle tant ?

C'est un acte de survie pour moi. J'ai commencé à faire des films pour rencontrer des gens. Mon but ultime était qu'on réfléchisse ensemble. Mais c'est un geste qui est vraiment un ratage parce que finalement quand on met en scène, on fait chier tout le monde. C'est pour ça que régulièrement je veux abandonner le théâtre et le cinéma.

C'est vrai que vous le dites à chaque interview...

Parce que c'est tellement une question de vie ou de mort. Et d'ailleurs, tous les acteurs de la pièce prennent en charge cette histoire comme un truc de génération où chacun y met ses secrets. Ce n'est même pas politique ; c'est juste poétique. Je pense que le public perçoit aussi quelque chose que les acteurs eux-mêmes ne comprennent pas.

Vous croyez donc au pouvoir du théâtre ?

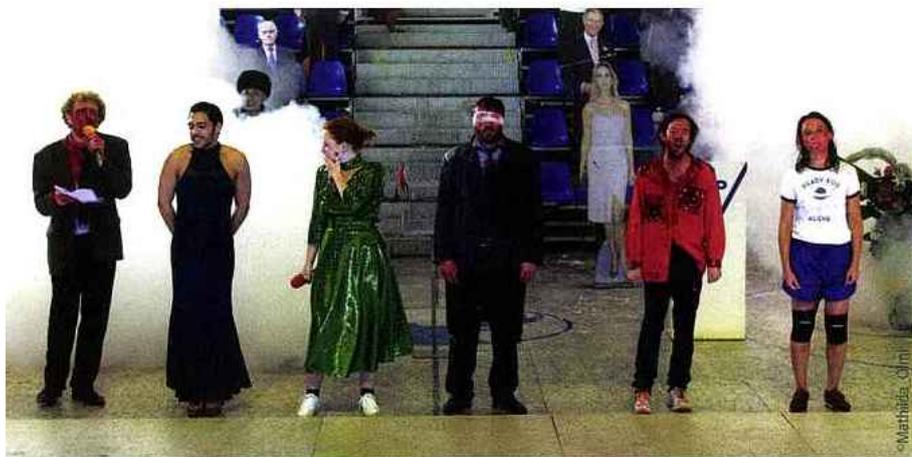
Évidemment parce que c'est une prise de parole. Les tragédies à

“ Ce n'est pas du cri, mais de la pensée forte. L'art est fait pour bousculer les gens, la fiction doit venir taper le réel...”

l'origine étaient faites pour que la fiction vienne mettre en relief la vérité. Or aujourd'hui, partout, en politique, dans les médias, on fait le contraire : on mâche la réalité pour en faire de la fiction. C'est gravissime. Le rôle des artistes est d'autant plus important. Par exemple, par rapport à la réalité virtuelle qui nous envahit, il faut que les artistes continuent d'en tirer des fictions pour rappeler aux gens que ce n'est pas vrai. Sinon on va confondre réalité et divertissement.

Pour mener la performance *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, vous avez fait appel à un artiste totalement inconnu, Ulrich von Sidow...

Il est déjà dans *En manque*. C'est une sorte de fil rouge qui traverse les trois spectacles. Dans *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, on a une interview d'un spécialiste d'Ulrich qui explique son travail. C'est une façon de critiquer l'art contemporain qui est devenu une marchandise et dont la défiscalisation permet le blanchiment d'argent très sale. J'ai passé beaucoup de temps en Suisse au théâtre de Vidy-Lausanne pour faire ces spectacles. Là-bas, on voit Monsanto, Nestlé, Nespresso... toutes ces multinationales qui font n'importe quoi. C'est paradoxal avec ce truc paisible que véhicule ce pays fier



d'avoir compris comment bien vivre... Je crois que cela a influencé quelque chose dans mon travail. Il y a quelque chose dans cet environnement de l'ordre de l'Olympe avec les dieux qui s'entretuent.

Les personnages principaux de *Je suis un pays* sont un frère et une sœur. On suit également un frère et une sœur dans votre premier film, *Pour le réconfort*, qui sort le 25 octobre...

Oui il y a aussi un frère et une sœur mais ils n'ont rien à voir avec les personnages de *Je suis un pays*.

Pour le réconfort* est une adaptation très éloignée de *La Cerisaie* de Tchekhov. Mais je crois quand même que le film a inspiré *En manque* qui a inspiré *Je suis un pays* qui a inspiré *Voilà ce que jamais je ne te dirai*. ***Pour le réconfort* n'est pas un film théâtral mais je l'ai monté presque comme je monte mes pièces. Car contrairement aux idées reçues, le cinéma porte aussi quelque chose de vivant comme le théâtre. Mon espoir c'est toujours que le spectateur se demande ce que pense l'autre à côté de lui. Et d'ailleurs, ce film est fait pour être vu à plusieurs, et pas tout seul dans son salon. Sinon on ne comprend pas pourquoi les acteurs nous crient dessus.*

C'est une question qui revient régulièrement, le fait que les acteurs crient dans vos pièces. A quoi est-ce dû ?

Je ne leur demande jamais de crier mais de penser très fort les choses et de s'adresser à un maximum de gens. Donc, ce n'est pas du cri, mais de la pensée forte. Et au cinéma c'est pareil, c'est quelque chose qui s'adresse non pas à 15 mais à 200 personnes. L'art est fait

pour bousculer les gens et faire comprendre le réel un peu autrement. La fiction doit venir taper le réel. Notre histoire mondiale ne repose absolument pas sur des choses qui nous rassurent et qui sont dans les normes. Donc, quand les artistes prennent de l'argent public, ils ont pour mission d'étonner le public et de le bouger, pas de faire des recettes. Or le ministère ne s'en rend même plus compte puisqu'il parle de fusionner les secteurs public et privé. Il faut se rappeler qu'après la Seconde Guerre Mondiale, on s'est demandé pourquoi on avait été tellement monstrueux et comment éviter ça. On a alors créé le ministère de la Culture pour ouvrir l'esprit des gens et essayer d'éviter qu'ils se radicalisent. C'est pour ça que les lieux publics sont aussi importants. Les théâtres publics comme les salles de cinéma publiques existent grâce à nos impôts ; ils doivent rester au peuple.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

Repères artistiques Théâtre

Rôles

2007 *Kliniken*, de Lars Norén, mise en scène Jean-Louis Martinelli

2009 *Idiot !*, d'après *L'Idiot* de Fiodor Dostoïevski, mise en scène Vincent Macaigne

2010 *La Cerisaie*, d'Anton Tchekhov, mise en scène Julie Brochen

2014 *Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer*, d'après *L'Idiot* de Dostoïevski, mise en scène Vincent Macaigne

■ ***Je suis un pays*, comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée, écriture, mise en scène, conception visuelle et scénographique-Vincent Macaigne, avec Sharif Andoura, Thomas Blanchard, Candice Bouchet, Thibaut Evrard, Pauline Lorillard, Hedi Zada et les enfants**
***Et Voilà ce que jamais je ne te dirai*, spectacle pendant *Je suis un pays*... pour un deuxième groupe de spectateurs.**

du 11 au 17/11 TNB Rennes, 25/11 au 8/12 Nanterre-Amandiers, 7 avenue Pablo Picasso 92000 Nanterre, 01 46 14 70 00, 9 au 11/01 Tandem Arras-Douai, 16/02 La Filature à Mulhouse, 31/05 au 14/06 à La Colline Paris

■ ***En manque*, texte, mise en scène et scénographie Vincent Macaigne, avec Thibaut Evrard, Clara Lama-Schmit, Liza Lapert, Sofia Teillet, des figurants et des enfants**
Grande Halle de La Villette dans le cadre du Théâtre de la Ville hors-les-murs, 211 avenue Jean-Jaurès 75019 Paris, 01 40 03 75 75, du 14 au 22/12

puis du 7 au 9/02 au Lieu Unique à Nantes et du 21 au 23/02 au Festival Otono a Primavera à Madrid (Espagne)

■ ***Pour le réconfort*, réalisation Vincent Macaigne, sortie en salles le 25/10**

Mises en scène

2009 *Idiot !*, d'après *L'Idiot*, de Fiodor Dostoïevski

2009 *On aurait voulu pouvoir salir le sol, non ?*, de Vincent Macaigne

2011 *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, de Vincent Macaigne d'après *Hamlet* de Shakespeare

2012 *En Manque*, création/laboratoire, *Ménagerie de verre*, Paris, Festival Étrange Cargo, avril 2012

2014 *Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer*, d'après *L'Idiot* de Dostoïevski

2016 *En Manque*, nouvelle création

2017 *Je suis un pay*, et *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, nouvelles créations

Têtes d'affiche



Vincent Macaigne met en scène *Je suis un pays* et *Voilà ce que jamais je ne te dirai* aux Amandiers et *En manque* à la Grande Halle de la Villette -> p. 8

Télérama - Du 14 au 20 octobre 2017

Télérama⁺Sortir

MERCREDI 11 OCTOBRE 2017
N° 3535
DU 14 AU 20 OCTOBRE 2017



ACTEUR,
RÉALISATEUR,
AUTEUR...

**VINCENT MACAIGNE
L'ÉTAT DE GRÂCE**



Il joue dans Le Sens de la fête, sort son premier film et crée deux pièces de théâtre. Politique, amitié, littérature... il convertit tout en énergie. Sacré bossueur, ce paresseux !

Vincent Macaigne

Propos recueillis par Jérémie Couston
Photos Jean-François Robert
pour Télérama

Intarissable, infatigable, incontournable. Cet automne sortira en salles le premier long métrage du bouillonnant Vincent Macaigne, *Pour le réconfort*, radical, hurleur et librement inspiré de Tchekhov. Il est aussi au générique, comme acteur, de la nouvelle comédie d'Eric Toledano et Olivier Nakache, *Le Sens de la fête*, et bientôt dans les films d'Anne Fontaine (*Marvin*) et de Samuel Benchetrit (*Chien*). A l'affiche également, pas moins de deux créations théâtrales au Festival d'automne à Paris, *En manque* et *Je suis un pays*, où il interroge les rêves d'une jeunesse déboussolée dans un monde dominé par la cupidité et les vieillards. Avec le même bazar sur le plateau : acteurs en furie et débraillés, explosions et inondations, musique à fond. A 38 ans, cet homme pressé mène-t-il toujours un combat contre le temps qui file, la norme et la tiédeur ? Il s'en défend, préférant « *tendre la main* » à ses spectateurs et leur redonner le goût de l'espérance en des temps meilleurs.

Vous avez dit être paresseux. C'est vrai ce mensonge ? Ah oui ! Je pourrais facilement ne rien faire de mes journées. Mais j'ai trouvé une activité qui me fait vivre et me permet de m'exprimer. Alors je me suis mis à travailler. Beaucoup. Si je n'avais pas d'échéances, je ne finirais rien. J'attends toujours le dernier moment pour m'y mettre. J'ai du mal à m'organiser. Parfois, j'accepte un film pour éviter d'avoir à écrire la pièce dont les répétitions commencent le mois suivant. Et je suis obligé de faire des nuits blanches pour compenser. Je ne crois pas que mon travail a une valeur assez grande pour m'autoriser à en faire très peu.

Avec l'expérience, ne devient-on pas plus confiant ?

Ou conscient de ses limites. A chaque spectacle, je demande en vain à annuler ou à déplacer la première, convaincu que rien n'est prêt, qu'on court à la catastrophe. Les quelques personnes extérieures qui assistent aux répétitions sont généralement du même avis. Mais le lendemain, devant le public, le spectacle prend du sens. La vitalité qui vient de la salle entre en dialogue avec la scène. Exactement comme à la fin du film *Shakespeare in love* [John Madden, 1998, ndlr], quand ils sont en train de créer *Roméo et Juliette* et que tout se passe mal. Mais Shakespeare rassure sa troupe et lui dit que tout va se mettre en place avec le public. Et c'est vrai : il y a un état de grâce qui naît de la rencontre avec les spectateurs.

Des spectateurs que vous avez pris l'habitude de malmener, voire d'agresser...

Au niveau des décibels, d'accord. Mais je réfute le terme d'agression. J'essaie de créer du mouvement, de l'énergie. Pour moi, les spectacles sans mouvement sont aussi une forme d'agression. Quand on va voir un concert, ce n'est pas agressif, il y a une énergie de la musique, et les décibels qui vont avec. Alors, oui, mes acteurs crient souvent très fort. Mais ils chuchotent aussi. J'aime cette dynamique, avec différents niveaux sonores. S'ils parlaient normalement, on aurait l'impression qu'ils donnent des leçons. Mes acteurs crient parce qu'ils sont inquiets, en colère, pas sûrs d'eux, dans un état de confusion lié à la jeunesse. Ils n'ont pas encore acquis la sagesse ou la résignation des adultes. »

1978

Naissance à Paris.

1999

Entre au
Conservatoire
et suit notamment
les cours
de Joël Jouanneau.

2011

*Au moins j'aurai
laissé un beau
cadavre*, d'après
Hamlet, de William
Shakespeare,
et *Un monde
sans femmes*,
de Guillaume Brac.

2013

Il est le seul acteur
à avoir trois films
présentés à Cannes:
La Fille du 14 juillet,
d'Antonin Peretjatko,
*La Bataille
de Solferino*,
de Justine Triet,
2 Automnes 3 hivers,
de Sébastien
Betbeder.

2014

*Idiot! Parce
que nous aurions
du nous aimer*,
d'après *L'Idiot*,
de Dostoïevski,
et *Tonnerre*,
de Guillaume Brac.



» Vous n'avez pas peur de perdre en route les habitués d'un théâtre moins tonitruant ? Souvent, les gens ont peur de mes spectacles ou de mes films avant d'y aller, mais en sortant, qu'ils aient aimé ou non, ils ont envie d'en parler entre eux. Je fais des pièces pour demander de l'aide. A des gens qui en savent plus que moi. C'est presque une situation de catharsis. Je leur dis « venez et parlons-nous ». A la fin de *Je suis un pays*, il y a une sorte de fête, les spectateurs restent et je leur offre une bière. Je n'ai pas grand-chose d'autre à leur proposer : des bières et un débat. Faire du cinéma ou du théâtre, c'est d'abord se rencontrer les uns les autres. Je ne veux pas que tout le monde aime, mais que chacun puisse y trouver à réfléchir. Pour créer les conditions de la réflexion, j'ai choisi une forme énergique.

Avec des mises en scène spectaculaires, des décors réduits en miettes... C'est important de faire quelque chose de plus grand que nature, qui dépasse un peu les limites. Surtout quand on travaille dans le théâtre public. J'ai une responsabilité vis-à-vis du contribuable, il faut que l'argent soit sur scène, pas dans ma poche. Et c'est vrai que j'aime bien les tours de magie, les trucages, les décors délirants. Ils me permettent aussi de capter ou de relâcher l'attention du public, pour que ce ne soit pas trop laborieux à suivre.

Pour divertir ? J'appelle ça tendre la main.

Vos pièces durent souvent plus de trois heures, est-ce pour tendre la main plus longtemps ? Ou pour assener un message ? C'est vraiment lié à la dramaturgie. Au cinéma comme au théâtre, certaines œuvres ne font qu'une heure dix mais semblent durer une éternité. Quand on fait des spectacles un peu lourds en termes de logistique, c'est plus facile de les installer dans la durée. Dans mes pièces, je cherche à liquéfier le temps, pour permettre aux spectateurs d'entrer dans un autre espace-temps, celui du théâtre. En un sens, il est plus facile de monter des pièces longues que des pièces courtes. Et puis, sur un spectacle de trois heures, si nous jouons mal pendant une heure, il reste deux heures pour bien jouer. [Rires.]

Vous avez déjà adapté Molière, Shakespeare et Dostoïevski. Votre premier film, Pour le réconfort, est inspiré de La Cerisaie, de Tchekhov. Quel rapport entretenez-vous avec les grands auteurs ? Je n'ai pas adapté Shakespeare mais *Amletus*, le conte original danois dont il s'est inspiré pour *Hamlet*. Je n'ai d'ailleurs gardé de Shakespeare que la tirade « être ou ne pas être ». Molière a aussi emprunté l'argument de *Dom Juan* à la pièce d'un Espagnol, Tirso de Molina. Ces textes existent, il n'y a pas de raison de ne pas s'en emparer. Pourquoi serions-nous sommés d'être respectueux ? Chacun est libre de prendre un tee-shirt pour en faire un torchon. Molière, Racine, Shakespeare, la Gène se partagent à tous. Nous en avons hérité. Je les considère comme des partenaires de réflexion, qui vont m'aider à faire mes spectacles. Je ne pense pas les trahir. D'ailleurs, je ne les adapte jamais, je m'en inspire. Je considère ces auteurs comme des camarades qui me parlent à l'oreille, me soutiennent, et à qui je réponds. J'ai un grand respect pour eux.

Pourquoi vous appuyer sur ces textes puisque vous n'en gardez presque rien ? J'essaie de capter chez ces auteurs l'énergie qui était la leur avant qu'ils ne deviennent des classiques. Quand elles ont été montées au théâtre, après la Seconde Guerre mondiale, les œuvres de Dostoïevski ou de Tchekhov ont été considérées comme des réflexions sur un monde en reconstruction, alors qu'elles étaient des œuvres d'avant guerre, des cris d'alarme sur une Europe en pleine mutation. Ces auteurs assistaient à la naissance d'une société qu'ils ne comprenaient pas. Je me trouve dans la même situation face au monde d'aujourd'hui. Cet été, pendant les répétitions de *Je suis un pays*, j'ai reçu une alerte sur mon téléphone annonçant que les scientifiques du Cern [Organisation européenne pour la recherche nucléaire, ndlr] avaient fait trembler l'espace-temps. C'est complètement délirant.

Les artistes aident-ils à comprendre le monde ? Je ne suis pas certain d'en être capable. Mais, pour ma part, j'essaie de redonner un peu d'espoir.

Dans l'avenir ? La politique ? Oui. Pour ne pas s'enfermer dans une logique de haine de l'autre, de repli sur soi. Quand j'étais en Amérique du Sud, je travaillais avec des acteurs brésiliens et chiliens. Et j'en suis revenu ragaillard. Les gens que je croisais là-bas avaient des vies moins faciles que les nôtres, mais ils avaient espoir que leurs enfants aient une vie meilleure que la leur. En Europe, on peut croire parfois que la vie de nos enfants va être moins bonne que la nôtre. Ce qu'on appelle la crise ou la dépression vient de la perte d'espoir. Finalement, dans ces pays où la vie est très dure, j'ai été étonné de cette joie, de cet optimisme.

Quelles sont, à vos yeux, les raisons d'espérer en des temps meilleurs ? La politique culturelle de notre pays, par exemple. Après la Seconde Guerre mondiale, on a voulu offrir la culture au plus grand nombre en baissant le prix des places de théâtre. Le pari de la décentralisation aussi est sublime. Le fait de croire que partout en France les gens puissent s'intéresser ou être émus par des auteurs pointus. Le cinéma a un peu perdu ça de vue. Combien de fois ai-je entendu des professionnels me dire : « *Tel film ne marchera pas dans telle ville de province.* » Comme s'il existait deux publics... Le théâtre n'a pas encore fait cette distinction. Le metteur en scène Julien Gosselin fait tourner *Les Particules élémentaires* depuis quatre ans à raison de huit cents ou neuf cents spectateurs par soir, ça commence à faire pas mal de personnes motivées pour voir un spectacle de quatre heures sur l'individualisme ! Le public français est de loin le plus curieux d'Europe. Dès qu'une pièce étrangère se monte, il accourt. A une époque réactionnaire comme la nôtre, c'est plutôt un signe encourageant, non ?

Vous parlez rarement de votre famille ; pourquoi ? Mon père a fait toute sa carrière dans le secteur commercial, il travaillait dans les codes-barres. Ma mère, peintre d'origine iranienne, vient d'une famille très politisée qui a combattu Khomeyni. Mais je n'ai jamais voulu utiliser cette histoire familiale pour justifier la colère ou la violence qu'on peut déceler dans mes »

À VOIR

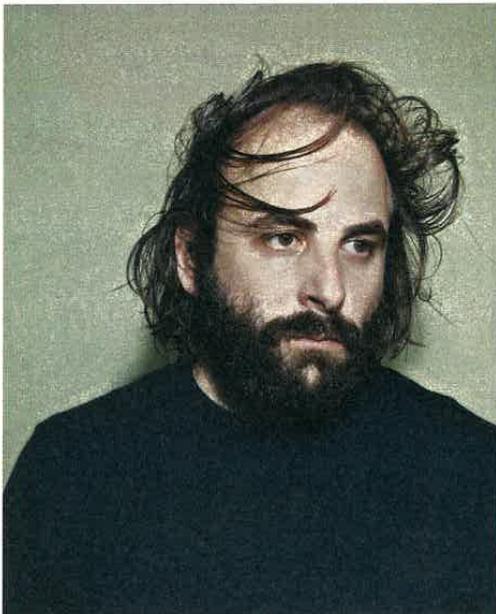
Pour le réconfort, de Vincent Macaigne, en salles le 25 octobre.

Le Sens de la fête, d'Eric Toledano et Olivier Nakache, en salles.

Je suis un pays, de Vincent Macaigne, du 25 novembre au 8 décembre, Théâtre des Amandiers, Nanterre (92). www.nanterre-amandiers.com

En manque, de Vincent Macaigne, du 14 au 22 décembre, Grande Halle de la Villette, Paris 19^e. www.lavillette.com

» pièces. Je suis né à Paris trois mois avant la chute du chah et j'ai grandi dans une ambiance particulière. Des membres de ma famille iranienne disparaissaient chaque année. Grâce à mes cousins, qui étaient sur les listes des ennemis du régime et étaient de vrais résistants, j'ai aussi appris ce qu'était l'héroïsme. Mes parents ont divorcé quand j'avais 14 ans, après des années de conflit. J'ai vécu dans un état de guerre intime, commun à plein de gens, et avec l'idée d'une autre guerre, la vraie, au loin, en Iran. Cette double violence m'a très certainement marqué. Mais toutes les vies sont tragiques. A La Rochelle ou à Téhéran. Je n'ai pas envie de faire de hiérarchie des catastrophes. Je n'aime pas les artistes ou les intellectuels qui justifient leur travail par leurs origines ou leur histoire personnelle.



«Je n'ai pas envie de devenir un acteur qui choisit ses rôles. Je trouve ça laid. J'ai envie de continuer à choisir des cinéastes.»

Quel genre d'élève étiez-vous ? Très mauvais. Pour les notes et la discipline. J'ai fini dans le pire lycée de Paris, un endroit plutôt sympa, soit dit en passant. Bien plus que celui dans lequel j'avais commencé ma scolarité, l'un des meilleurs établissements de l'Est parisien, Saint-Michel de Picpus, où je n'ai pas été très heureux. Une vraie machine à broyer, limite fasciste. Les élèves, en particulier, m'ont terrorisé. Uniquement des fils de bourgeois destinés à HEC. On était jugés en permanence, par les profs, par les élèves. Avec cette obsession du classement, qui pousse les enfants à être cruels entre eux. J'étais le dernier de la classe, donc ; évidemment, je l'ai mal vécu. Mais mon frère aîné était premier dans le même lycée, et lui aussi à mal vécu sa scolarité. C'était sans doute familial.

Avez-vous obtenu le bac ?

Oui, et juste après, je suis entré au Conservatoire, en préparant le concours tout seul. A cette époque, je galérais vraiment financièrement, je n'avais pas d'argent pour manger, je me nourrissais en volant les morceaux de sucre dans les cafés. J'étais maigre et heureux. Mais la première année au Conservatoire n'a pas été simple. Je n'avais pas vraiment compris qu'il s'agissait d'une école pour devenir acteur, avec des cours, des profs. Je pensais que c'était comme les Beaux-Arts ou la Femis, qu'on pouvait faire ce qu'on voulait, un peu de montage, un peu de mise en scène. J'étais encore considéré comme le rebelle de ma promo. Je me souviens d'une fête à laquelle je ne voulais évidemment pas me rendre, estimant n'avoir rien à dire à mes camarades. Ils ont insisté pour que je sois présent en me disant que même si je ne les aimais pas, eux m'aimaient. J'ai trouvé ça très beau, cette main tendue, et j'ai fini par m'intégrer au groupe, à me laisser malaxer. Très vite, j'ai commencé à mettre en scène mes pièces et à jouer dans celles des autres. Des rôles de pouvoir, assez violents, Richard III, Ajax, Platonov, qui ont donné envie au réalisateur Guillaume Brac de casser cette image un peu dure et de m'offrir le personnage de séducteur maladroit du *Naufragé* et d'*Un monde sans femmes*.

Un rôle de trentenaire dépressif qui vous a un peu collé à la peau, non ?

Quand j'ai commencé au cinéma, j'avais déjà mis en scène cinq pièces. Je n'avais aucun plan de carrière. Je me suis simplement mis à travailler avec les gens qui m'entouraient, par amitié. Je n'ai pas envie de devenir un acteur qui choisit ses rôles, je trouve ça laid. J'ai envie de continuer à choisir des cinéastes. J'espère simplement qu'ils vont me proposer des rôles différents. Quand je demande à un acteur de travailler avec moi, je lui demande de venir m'aider humainement à mener à terme cette aventure qui est la création d'une œuvre. Le rôle, le personnage, c'est presque secondaire. J'attends un peu la même chose des réalisateurs qui font appel à moi.

Quand Eric Toledano et Olivier Nakache, tenants d'un cinéma populaire, vous proposent *Le Sens de la fête*, ce n'est ni votre famille, ni votre génération...

Je trouvais ça marrant de faire un film avec eux. Mon personnage n'est pas si différent de ceux que j'ai joués par le passé. Et le film est réussi. Les réalisateurs Justine Triet, Guillaume Brac ou Antonin Peretjatko appartiennent à ma génération, mais leur façon de travailler et même leur style sont aux antipodes les uns des autres. Si j'ai souvent interprété des trentenaires un peu paumés, c'est simplement le reflet de l'époque. Et de la situation dans laquelle nous vivons. Je trouve normal que ces cinéastes choisissent de raconter la vie des gens qui les entourent, et pas celle des traders. Si *La Loi de la jungle* a pour héros un stagiaire de 40 ans, c'est malheureusement que les stagiaires de 40 ans sont une réalité en France. Les gens s'imaginent que je suis un nanti parce que je fais du théâtre et du cinéma. Mais je vis toujours dans un studio à Belleville et j'ai parfois juste de quoi payer mon loyer. Je dis ça sans aigreur, sans me plaindre. Je ne suis pas en colère. Au contraire, j'ai choisi ce métier pour êtreindre ●

Les Inrock.com - 22 septembre 2017

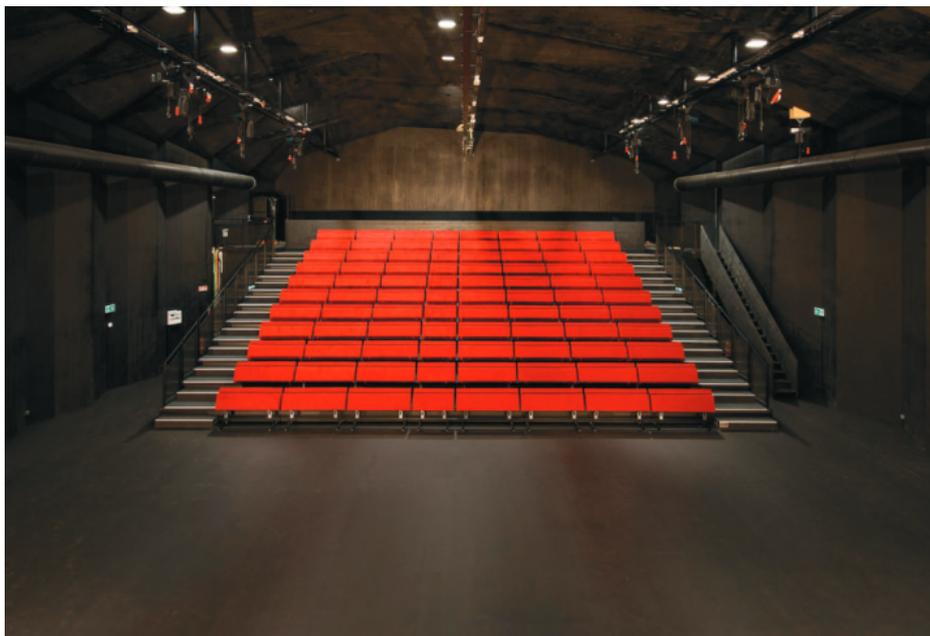
Macaigne met le feu au lac

Vincent Macaigne bouscule à nouveau les règles de la dramaturgie en créant au Théâtre Vidy de Lausanne son dernier et furieux opus sur le concept d'un spectacle "deux en un".

L'idée étant d'incruster un spectacle dans un autre, on pourrait résumer la scénographie au doux euphémisme de deux gradins qui se font face. Vincent Macaigne propose aux spectateurs de Voilà ce que jamais je ne te dirai de débarquer dans la salle en plein milieu de la représentation de sa pièce Je suis un pays. S'installant sur le gradin situé sur plateau, ils deviennent partie prenante d'un coup de théâtre digne d'un putsch artistique concocté par l'artiste Ulrich von Sidow.

On reviendra en détail sur les péripéties de ce crash test dramaturgique ; sachez seulement qu'il s'agit une nouvelle fois pour Macaigne de réinventer l'idée de la représentation sans déroger à son goût pour le sang qui coule à flot, la fumée qui embrume la salle et des musiques diffusées à fond dans les enceintes. Un résultat bluffant pour dire le tragique de notre monde dénoncé comme un hystérique jeu de télé-réalité.

Aller à Vidy fut aussi l'occasion de découvrir le Pavillon, la nouvelle salle de spectacle située en lieu et place de l'espace chapiteau. Une élégante construction conçue comme un origami de bois pouvant recevoir sous ses voûtes une jauge de 250 spectateurs. On se réjouit du nouveau dialogue qui s'instaure entre ce nouvel objet architectural et les volumes métalliques du bâtiment historique du théâtre pensés par l'architecte Max Bill en 1964. A travers la mise en forme de ses savants pliages, le Pavillon est un petit bijou d'architecture où chaque élément structurel s'emboîte l'un dans l'autre sans clou ni visse. Du grand art et une prouesse technique signée par l'architecte Yves Weinand.



Avant finaliser son équipement technique pour débiter sa vie de lieu de spectacle, le Pavillon va devenir du 13 octobre au 1er novembre un lieu d'exposition rêvé pour les installations du circassien Johann Le Guillerm qui aime, lui aussi, demander l'impossible au ludique poétique de ses inventions scéniques en bois.

Patrick Sourd

Je suis un pays et Voilà ce que jamais je ne te dirai, deux spectacles conçus par Vincent Macaigne au Théâtre Vidy-Lausanne jusqu'au 29 septembre.

En tournée: Théâtre National de Bretagne à Rennes du 11 au 17 novembre. Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, dans le cadre du Festival d'automne à Paris du 25 novembre au 8 décembre. Tandem, Scène nationale, Hippodrome de Douai du 9 au 11 janvier 2018. La Colline-Théâtre national, Paris du 31 mai au 17 juin 2018

Les Inrockuptibles Supplément – 30 août 2017

Théâtre



“J’essaie d’accidenter le temps”

Avec deux spectacles et une performance immersive, l’énergique **VINCENT MACAIGNE** confronte rêves de jeunesse et contradictions d’adultes. L’art pour appréhender le chaos.

Théâtre

Après une parenthèse au cinéma comme acteur et réalisateur, qu’est-ce que ça te fait de revenir au théâtre avec deux créations au Festival d’Automne ?

Vincent Macaigne – Je ne vois pas ça comme un retour. Je ne mets pas de frontières entre réaliser des films et mettre en scène des spectacles. C’est quelque chose de mouvant. Au cinéma comme au théâtre, je me retrouve dans les mêmes contradictions. Ce n’est pas au même endroit mais c’est très proche.

Dans *Je suis un pays*, tu reviens à un texte de jeunesse, *Friche 22.66* : le passé est-il une fontaine de jouvence ?

Il y a quelque chose de très enfantin dans l’histoire de *Friche 22.66*. C’est compliqué à mettre en scène parce que c’est parfois mal écrit, ou alors bien écrit mais pas d’une façon normale. Je suis confronté à quelque chose que je ne comprends plus moi-même. Je me retrouve un peu face à un monstre.

De quoi parle ce texte ?

D’anges dépiautés, de rois et de reines immortels, de pères qui n’arrivent pas à mourir, d’enfants qui demandent une place, de pays qui magouillent en faisant voter des morts. C’est assez nébuleux et onirique, mais aussi très triste. Jeune, je pensais écrire sur mes craintes. En me relisant aujourd’hui, je me dis que c’est bizarre d’être finalement arrivé à ça. Ce qui était un cauchemar touche désormais à la réalité.

Tu as créé *En manque* au Théâtre Vidy-Lausanne. Ton inspiration est-elle née d’un paradis suisse où l’art a les moyens ?

C’est comme un serpent qui finit par se dévorer. En Suisse, il y a cette même idée de protéger l’art comme l’argent, ce mélange des genres perpétuel m’a influencé. Dans *En manque*, s’il y a des photocopies sur les murs, c’est parce que les tableaux originaux sont dans les coffres-forts pour des raisons de sécurité. Au bout du compte, *Je suis un pays* parle des institutions publiques et fonctionne en miroir avec *En manque*, qui est axé sur une collection privée donc une histoire de famille.

***Je suis un pays* intègre un spectacle de l’artiste finlandais Ulrich von Sidow, *Voilà ce que jamais je ne te dirai*. D’où vient cette idée de le faire intervenir au cœur de ton spectacle ?**

Ulrich von Sidow arrive dans le spectacle à un moment où il n’y a plus d’argent, plus de lumières, plus rien... et le public de cette performance va être mis à contribution. On va leur donner des lampes de poche pour éclairer Ulrich von Sidow, qui va être absorbé, tué et même mangé par les acteurs du spectacle dans lequel il est invité.

Il y aura donc des spectateurs qui ne viendront que pour cette performance ?

Oui, mais ils paieront moins cher leur billet. Je ne voulais pas que ce soient des figurants mais bien un public invité à vivre une expérience. Ils arrivent dans le chaos le plus total

et se retrouvent sur le plateau. C’est aussi une manière de dire au public que j’ai envie de construire quelque chose avec lui et de créer une autre forme de prise de risque tous les soirs. J’ai envie de disloquer le temps. Sortir du temps formaté, celui du théâtre comme du cinéma. J’essaie d’accidenter le temps.

Tu aimes dire que tes spectacles bougent sans cesse.

Mes spectacles bougent tant que je n’en suis pas satisfait. On réamorçe la pompe tout le temps. Par essence, le théâtre est invention. Pour moi, un acteur invente sans cesse son parcours. Chaque jour de répétition est un jour de création. Le jour de la première, on continue de répéter. Avant l’arrivée des spectateurs, ça reste des paris et j’ai besoin de ce rapport au public, à la peur, à la terreur, à l’accident, au rêve.

***En manque* parle de l’incompréhension entre les projets des parents et une nouvelle génération qui veut tout foutre en l’air.**

C’est tout à fait ça. Il y a de grands metteurs en scène d’après-guerre, comme Krystian Lupa ou Christoph Marthaler que je considère comme des génies. Mais quand je fais *En manque*, je me sens comme un metteur en scène d’avant-guerre. Je suis plus effrayé par l’avenir. Quand on sait que 75 % des jeunes croient qu’une organisation secrète dirige le monde, c’est du jamais vu, à part au début du nazisme... C’est important d’en parler dans *En manque*.

Prendre du recul, retravailler la matière, est-ce une manière d’apprivoiser une mémoire pour saisir le présent ?

Oui, c’est évident. Je regarde les rêves et les cauchemars que j’avais jeune. Il y a des anges dans *Friche 22.66* qui m’évoquent le cloud technologique d’aujourd’hui où le savoir part directement dans les nuages. On habite dans un monde complètement fou technologiquement et on a du mal à saisir ce que ça veut dire d’un point de vue philosophique. Il y a de plus en plus l’idée d’une sorte d’Olympe avec un endroit comme la Suisse où les gens vivent mieux. On est étrangement en train de revenir à quelque chose de très onirique dans notre façon de vivre. Propos recueillis par Fabienne Arvers et Patrick Sourd

Je suis un pays texte, mise en scène et scénographie Vincent Macaigne, du 25 novembre au 8 décembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, tél. 01 46 14 70 00, www.nanterre-amandiers.com

Voilà ce que jamais je ne te dirai conception et texte Vincent Macaigne, du 25 novembre au 8 décembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, tél. 01 46 14 70 00, www.nanterre-amandiers.com

En manque texte, mise en scène et scénographie Vincent Macaigne, du 14 au 22 décembre à La Villette / Grande Halle avec le Théâtre de la Ville, Paris XIX^e, tél. 01 40 03 75 75, www.lavillette.com

Festival d’Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com